

Les orateurs de 1830  
 La coopération intellectuelle en pays d'Islam  
 Le centenaire de Mistral  
 Les fêtes latines de Cannes  
 Georges Rency à l'Académie  
 Maurits Sabbe  
 Répudiation  
 Les Américains d'après S. Lewis

Léon Bérard  
 Baron Firmin van den Bosch  
 Comte Carton de Wiart  
 Philippe de Zara  
 Paul Halflants  
 Joris Eeckhout  
 Hilaire Belloc  
 Joseph Mainsard

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Phénomène religieux et l'Ethnologie comparée, Mgr J. Schyrgens.

Soulignons le beau succès du premier Congrès de l'Aucam. catholiques belges s'intéressent vivement à l'œuvre missionnaire association universitaire catholique d'aide aux missions) et félicitons-nous-en de tout cœur. Prières, vocations, dons : la générosité l'Eglise de Belgique est admirable. Pour ne citer que deux chiffres viennent d'être publiés : en 1929, la Belgique a donné pour œuvre pontificale de la Propagation de la Foi plus de six millions, et pour l'Œuvre pontificale de Saint-Pierre apôtre plus de deux millions (assurant l'entretien d'environ 800 séminaristes étrangers). Ajoutez à ces chiffres les charges très lourdes des missions qu'elle entretient au Congo, en Chine, aux Indes, etc., et vous pourrez conclure que notre pays ne le cède à aucun autre comme missionnaire.

Quelle part non plus, la véritable notion de l'universalité de l'Eglise, conviction que la doctrine du Christ n'est liée ni à une couleur de peau, ni à une forme d'yeux, ni à une civilisation déterminée, elle est absolument indépendante des conditions physiques et sociales des créatures humaines auxquelles elle s'adresse, ne sont répandues que chez nous. Ne sont-ce d'ailleurs pas deux Belges furent les grands apôtres de la thèse catholique en Orient : en Chine, le P. Vincent Lebbe, Lazariste; aux Indes, le P. Albert de S. J. ?

Mais veillons bien à ne pas rendre une vérité dangereuse, en exagérant! Oui, toutes les races sont appelées à fraterniser dans le Christ; oui, cette fraternité crée des liens autrement intimes entre elles qu'elle greffe sur le Sauveur Jésus, que toutes les communautés de sang, de couleur, de civilisation, de culture ou d'intérêts; oui, oui, d'une certaine manière, l'Eglise s'adresse également à tous les hommes; oui, on eût grand tort de trop hier la religion catholique à la civilisation occidentale et au latinisme, grand tort de paraître nier que la foi, la grâce et les sacrements peuvent informer et vivifier toute vie personnelle et toute vie collective, mais attention toutefois à ne pas tomber dans des simplifications excessives! Une vérité isolée, et donc faussée, n'est plus principe de vie mais principe de mort. D'un Évangile de la foi et d'autorité, un Totstois n'a-t-il pas fait un évangile d'anarchie?

Si les apôtres du Christ ont à se dépouiller totalement de tout nationalisme et de toute préoccupation impérialiste (politique ou sociale) pour ne prêcher que le Christ Jésus et n'apporter aucun conseil assis à l'ombre de la mort que la lumière divine, s'il leur faut s'appliquer uniquement et exclusivement à rendre chrétiennes (c'est-à-dire soumettre au Christ) les intelligences, les vies, les coutumes et les institutions de ceux qu'ils veulent convertir, cela ne signifie nullement que les chrétiens d'Europe ne peuvent, ni ne doivent avoir d'autres préoccupations à l'égard des peuples païens! S'il faut admettre qu'on ne peut être chrétien et bon chrétien sans rien connaître des beautés et des richesses de la culture occidentale, voilà qui n'enlève pourtant rien à leur valeur à ces richesses! Et l'appel de toutes les races au salut par le Christ ne commande pas de croire que donc toutes les races doivent être traitées de la même manière et sur le même pied d'égalité tout et toujours, il ne commande pas non plus de négliger les besoins et les vœux de ces richesses par le fait de l'activité de certaines de ces races.

Il y a donc une « défense de l'Occident » légitime et nécessaire. Le vieux monde, en grande partie déchristianisé, hélas!, se doit de veiller à son admirable patrimoine spirituel, le plus beau, sans doute, qu'ait jamais constitué l'humanité. Telles qu'ils sont en elles-mêmes, les peuples païens peuvent exercer une influence néfaste sur un Occident qui n'a plus assez de foi, influence qu'il est permis, et bon, et salutaire de combattre. Bref, proclamer toutes les nations et toutes les races chrétiennes « en puissance », ne supprime ni les problèmes politiques, ni les problèmes économiques, ni les problèmes culturels.

La Chine pour se christianiser n'aura rien à abandonner de son caractère chinois, c'est entendu, et il faut travailler à sa conversion et à la volonté arrêtée de réduire au minimum « l'action européenne »,

mais la Chine est loin d'être chrétienne et elle semble n'avoir encore emprunté à l'Europe que ses principes révolutionnaires dans tous les domaines. Cette Chine-là, telle qu'elle est, pose des problèmes autres que celui de sa conversion. De ces problèmes-là, il n'est écrit nulle part que les chrétiens aient à se désintéresser.

Être chaud partisan d'un clergé et d'un épiscopat indigènes n'implique nullement la conviction, qu'abandonnée demain à elles-mêmes la Chine et les Indes ne donneront pas — et pendant longtemps peut-être — le spectacle de l'anarchie la plus complète et du plus catastrophique chaos.

L'amour que tout chrétien doit porter à tous les hommes — ses frères « possibles » — n'oblige pas d'aimer également toutes les civilisations et de mésestimer cette culture européenne, merveille de mesure et d'harmonie, résultante d'ailleurs de vingt siècles de christianisme. Et aucun antinationalisme, aucun universalisme ne commande d'aller jusqu'à confondre primitifs et civilisés, races déchues et races développées. On peut, croyons-nous, être très catholique, très universel, ardent apôtre de la fraternité dans le Christ Jésus, et penser qu'il y a tout de même d'autres différences entre le « primitif » (?) de Polynésie et le Belge moyen que... le moteur mécanique!

Et si nous nous permettons aujourd'hui ces réflexions, c'est qu'ayant prôné ici, depuis des années, les idées pour lesquelles ont lutté et souffert des hommes comme le P. Lebbe et le P. Gille, ayant fait de notre mieux pour répandre en Belgique la vérité catholique sur l'évangélisation des païens, ayant dénoncé, dès les débuts de la Revue Catholique, les méfaits du nationalisme, « la prochaine hérésie condamnée », nous croyons aussi que des exagérations manifestes et des simplifications irréelles grossies des plus pénibles surprises ne peuvent que nuire grandement au triomphe de la vérité.

Le Christ pour tous, l'action missionnaire soustraite le plus possible à l'influence politique des nations européennes, partout un clergé indigène et un épiscopat indigène, la religion catholique maintenue au-dessus des différences de civilisation et de culture, oui, et mille fois oui, mais ne pas oublier que le problème des races et la défense de l'Occident ne sont pas que cela!

◆ Une conférence des représentants de l'Eglise méthodiste des districts de New-York et du Connecticut a adopté à l'unanimité une résolution approuvant le malthusianisme « dans l'intérêt de la morale publique ».

« Dans l'intérêt de la morale publique »! L'immoralité déclarée morale. S'opposer à l'ordre naturel des choses, tarir volontairement la source de la vie, refuser de collaborer avec Dieu à l'œuvre de la création, et non seulement ne plus appeler mal ce qui est mal, mais le décréter un bien favorable à la morale publique et cela au nom des principes chrétiens, est-il possible de concevoir aberration plus insensée?

Quand l'esprit humain s'éloigne du catholicisme, il n'est aucune absurdité qu'il ne finisse par admettre!...

◆ La Suisse manifesta, par un referendum, sa volonté de voir réduire sur son territoire la consommation de l'alcool, sans nuire pour cela à l'arboriculture fruitière plus développée chez elle que dans aucun autre pays.

On a rappelé, à ce propos, que le Suisse est actuellement l'Européen buvant le plus d'alcool (7.58 litres à 50° d'alcool); après lui vient le Français (4.64); puis le Tchèque (4.56); le Suédois (4.24); les Hollandais (3.79); l'Autrichien (3.34); l'Allemand (2.49); le Belge (2.27); l'Italien (2.19); l'Anglais (2.17); le Hongrois (1.74); le Danois (1.12); le Norvégien (0.74).

En 1907, le Belge buvait encore 7.38 litres et le Suisse n'en buvait que 5.10. Un impôt élevé diminuera fortement la consommation suisse (au Danemark, en vingt ans, une forte taxe a réduit la consommation de 13.90 litres — le record d'alors! — à 1.12 litre) tout en fournissant au trésor fédéral de quoi organiser les assurances sociales. La moitié de la taxe sur les eaux-de-vie ira aux Cantons.

# Les orateurs de 1830 <sup>(1)</sup>

Cette année 1830, si pleine de faits, d'événements, de choses nouvelles, nous semble projeter la clarté d'une aube sur l'histoire et illuminer de ses rayons jusqu'à l'inflexible chronologie. La grande année, serions-nous tenté de dire, au sens où le poète latin l'entendait lorsqu'il prophétisait un nouvel ordre de siècles, le rejuvenissement du monde, le recommencement de tout.

La politique recommence ainsi que la littérature. 1830 donne son nom à une Révolution et à une École. Une antique race de rois s'éloigne au moment même où elle vient d'ouvrir à son peuple le chemin d'un splendide empire. Le peuple français change de dynastie pour la troisième fois, depuis quarante ans, et de constitution, pour la septième fois. L'art poétique est remanié plus profondément encore que la Charte. Le grand poète qui va multiplier par sa voix les enthousiasmes, les inquiétudes et les colères de son siècle, rêve d'amener au pied des monuments ou des autels, où il convie la piété populaire :

... la jeune poésie  
Chantant la jeune liberté!

Il ne paraît pas croyable qu'un tel ébranlement des esprits n'ait pas retenti fortement dans l'éloquence, l'art le plus social qui soit avec le théâtre, que le discours n'ait pas reçu de cette renaissance comme des vibrations nouvelles et un rythme nouveau. La Révolution de Juillet est une œuvre de journalistes, d'avocats, de parlementaires; elle est singulièrement une œuvre d'historiens qui se seraient mis en tête de traiter l'histoire comme une science expérimentale. Elle a commencé par une controverse de droit constitutionnel; elle a procédé à la façon d'une polémique savante quoique fort vive. Les intellectuels qui l'ont conduite se sont efforcés d'y réduire et d'y abrégier, autant qu'il se pouvait, la participation des praticiens de la rue, des techniciens de la barricade, sans qui il n'est point de révolution véritable. Nul doute qu'après la tempête libératrice, les chefs ne ramènent leur révolution dans les voies de la discussion et de l'éloquence.

L'éloquence de 1830 — l'éloquence politique surtout — porte-t-elle la marque et l'accent de cette année volcanique? Quels ont été ses caractères, son rôle, son influence quant aux idées et quant aux événements?

\* \* \*

C'est une grande difficulté, je ne dis pas seulement de juger des orateurs, mais de savoir ce que c'est que l'éloquence.

Lorsque Racine écrit :

... Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!  
... De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?  
... Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...

il enrichit la mémoire et l'imagination des hommes d'une beauté qui ne passera point. Cette beauté, on pourrait même dire que la postérité saura l'embellir encore. Par un renouvellement de la sensibilité, elle en viendra à discerner et à goûter en ces vers une musique que, paraît-il, les contemporains du poète n'entendaient pas. On sait toutes les gloses et explications savantes qu'a suscitées le vers fameux :

*La fille de Minos et de Pasiphaë,*

qui n'est après tout qu'un constat : l'état civil de l'héroïne, exactement approprié, par un dernier miracle de la mythologie, à la mesure et à la coupe du plus beau des alexandrins.

Le chef-d'œuvre écrit, sculpté ou peint, se compose à la fois de ce que l'auteur y a mis et de tout ce que la postérité, industrieuse et changeante, se plaît à y découvrir. Cette vie renouvelée

(1) Conférence donnée à Bruxelles, aux Conférences Cardinal Mercier, série de 1830 organisée à l'occasion du centenaire de l'Indépendance de la Belgique.

du chef-d'œuvre est le gage ou le signe le plus certain de son immortalité.

Mais a-t-il été donné à l'éloquence de produire des beautés qui ne soient pas périssables? L'antiquité classique a bien connu une sorte de double miracle, qui resplendit encore dans les discours écrits de Démosthène et de Cicéron. Encore faudrait-il savoir ces parfaites harangues ont été prononcées telles que nous pouvons les lire. Plus près de nous, il se rencontre un autre miracle au moins aussi grand: Un prédicateur, un prêtre, Bossuet, nous a laissés des modèles accomplis de la prose française la mieux accordée, la mieux rompue aux tons et aux rythmes divers du lyrisme, de l'enseignement et de la polémique: cependant il ne parlait qu'une fois pour la défense de sa foi et pour l'instruction des fidèles, prenant pour première règle, comme il nous l'a dit, « l'utilité des enfants de Dieu ». Sur deux cents discours environ qu'il a prononcés et dont nous possédons un texte, lui-même n'en avait publié que sept. Encore est-il qu'on s'est demandé si le génie de l'écrivain chez lui, n'avait pas fait tort à l'orateur; et Voltaire a pu prétendre un peu trop promptement à coup sûr, que les contemporains de Bossuet lui avaient préféré Bourdaloue.

Ces miracles mis à part, et ces exemples de grands orateurs qui furent de grands écrivains, il faut bien reconnaître qu'il y a une sorte de désaccord, d'incompatibilité ou d'antinomie foncière entre la parole proférée et la parole imprimée.

Lisez tel discours demeuré célèbre dans les fastes de l'éloquence au siècle dernier, lisez tel discours que vous avez entendu vous-même et qui vous a remué ou charmé. Qu'allez-vous y retrouver le plus souvent, et qu'en reste-t-il? Comme des vestiges dérisoires d'illuminations éteintes! Le psychologue et le critique le plus exact sinon le plus bienveillant de notre éloquence politique Commenin, a eu bien raison de dire que le principal ennemi de l'orateur, c'était le sténographe.

L'artiste et l'écrivain ont souvent de vrais combats à soutenir pour rallier les esprits à leur foi et à leur loi. Du moins peuvent-ils se flatter que le temps les aidera à vaincre. Tel M. Ingres qui avait coutume de dire: « Je compte beaucoup sur ma vieillesse, elle m'ouvrira ». Ce que la génération qui s'écoule a pris en eux pour obscurité, incohérence, mystification ou bravade leur donne crédit et faveur auprès de la génération qui grandit.

L'orateur, lui, ne saurait s'abandonner au rêve d'être compris le lendemain. Son oraison attendrait en vain dans les hypogées du *Moniteur* ou de l'*Officiel* les réparations de la postérité. Son art exclut tout ce qui ressemblerait à une de ces créations continues que les cartésiens de la politique ont remises en honneur. Son œuvre et le sort de son œuvre sont sous la dépendance d'une réunion d'hommes qui vont se disperser après l'avoir entendu. Il travaille en collaboration avec ceux qu'il a entrepris de persuader ou de convaincre, d'émouvoir ou de séduire. Collaborateurs exigeants, assez enclins à trouver mauvais ce qui ne flatte point le goût et leur humeur, souvent prêts à tenir pour une insolence toute concession qui ne serait pas faite à leurs préjugés. Le but de l'orateur étant toujours, au sens exact du mot, de convaincre ses auditeurs, le problème pour lui est de les retourner et de les changer à l'aide de moyens qui paraissent empruntés à leur propre fonds. Qu'il se garde des singularités d'expression et de recherches de style trop curieuses! S'il a d'aventure ou s'il croit avoir une idée originale, qu'il s'applique à lui donner une tournure de lieu commun!

L'éloquence suppose essentiellement un accord, ou plutôt une correspondance spontanée et éphémère entre un orateur et son auditoire. Une sorte de chœur où l'on n'entendrait qu'une seule voix. Elle demeure, il faut bien le dire, un mystère, et, pour part très certainement, un mystère physique ou psycho-physique, qui voudrait l'éclaircir, la science la plus neuve fournirait des métaphores plus ou moins hasardeuses plutôt que des explications

Il se peut fort bien qu'il y ait des ondes oratoires. La science de l'électricité en était à ses tout premiers commencements que les orateurs et les ambassadeurs de la Convention se faisaient forts d'électriser l'Europe. Et il est d'expérience qu'avec le même orateur et le même discours, il y a des heures où le courant passe, et d'autres où il ne passe point. Résignons-nous à ignorer.

Nous en savons assez pour apercevoir en quoi l'art de l'orateur s'oppose à celui de l'écrivain, et le discours à une œuvre littéraire. Et s'il fallait admettre que l'éloquence ne tient aux lettres que par un lien collatéral, nous en prendrions notre parti en songeant à ce que certains amateurs de « poésie pure » nous ont appris des lettres elles-mêmes. Attentifs surtout au chant intérieur, à la musique des vers ou de la prose, ils professent, si j'ai bien compris, que la majeure partie de la littérature française appartient au domaine du « discours » et à la région de l'« impur ». Romantique ou classique, estiment-ils, notre poésie est le plus souvent oratoire. Il y a des amplifications selon la règle cicéronienne dans la *Légende des siècles* et dans les *Châtiments*. Peut-être découvrirait-on des syllogismes jusque dans les *Méditations* de Lamartine... Sans doute y a-t-il une place pour l'éloquence proprement dite dans un ordre littéraire du « discours » aussi libéralement entendu et élargi.

N'y en eût-il pas, il n'en resterait pas moins que l'art de la parole met en jeu les hautes facultés de l'homme; que la parole même imprimée, même décolorée et éteinte, peut vibrer encore des passions qui l'avaient animée; que l'on y trouve de quoi mieux entendre le jeu du drame humain ou de la comédie humaine et les ressorts secrets des événements.

En ce sens, il est vrai de dire qu'une revue de 1830 ne se comprendrait guère sans une journée ou sans une étude consacrée aux orateurs politiques.

\* \* \*

Quels étaient-ils? Ou plutôt, et puisque les orateurs ne peuvent être séparés de leur auditoire, quel était le milieu parlementaire sous la Monarchie de Juillet?

Des avocats et des magistrats, des professeurs, des historiens, quelques grands seigneurs libéraux, des propriétaires, des banquiers, un petit nombre d'industriels, que l'on appelait alors des fabricants ou des manufacturiers. Il se rencontrait à coup sûr, dans une telle assemblée, sans compter les opinions et les nuances, assez de préjugés divers pour y entretenir les divergences nécessaires et les discussions fécondes. Cependant, il y a un lien entre tous ces hommes : ce sont des hommes cultivés, qui ont été préparés par leur éducation même à leur fonction politique. Ils ont appris à raisonner et à discuter selon les mêmes règles. Dans leurs débats les plus vifs, ils se trouveront d'accord tout au moins sur la façon de poser les termes de leur différend, ce qui n'est pas de peu de conséquence, et sur les lois de la controverse. Une des premières données que suppose le régime parlementaire n'aura pas fait défaut au Parlement de 1830; une certaine communauté d'esprit dans la rivalité des intérêts et dans la discordance des opinions.

C'est un bien grand artiste que Daumier! Et l'on n'est plus surpris que Balzac, qui fut le premier, avec Baudelaire, à discerner son génie, ait pu songer à Michel-Ange à propos de ce caricaturiste. Mais l'épopée satirique que Daumier nous a tracée des bourgeois légiférants de 1830 ne saurait obscurcir la vérité de l'histoire. Si quelque chose peut justifier des révolutionnaires, c'est qu'ils soient capables de fonder après avoir détruit, et de terminer par un gouvernement la révolution qu'ils ont faite. Il n'en est point qui eussent mieux mérité que les révolutionnaires de 1830 cette sorte d'excuse absolutoire.

C'est donc un milieu singulièrement favorable à une discussion parlementaire élevée et sérieuse que celui où allaient se produire nos orateurs.

Une question se propose invinciblement à l'esprit : le milieu, l'époque, et ce qu'on appelle aujourd'hui l'« atmosphère », les auront-ils prédisposés à recevoir l'influence du romantisme? Ce renouveau de l'art, de l'élocution et de la pensée sera-t-il sensible dans les œuvres de la tribune? Je ne me mêle point de rechercher — tel n'est pas mon propos — quelle a pu être la part du romantisme dans les sentiments et les idées politiques qui l'emportèrent par la révolution de Juillet. Il serait presque aussi difficile d'en décider que de définir le romantisme lui-même. Ce qui paraît bien assuré, c'est qu'il n'y a rien de moins romantique que l'éloquence de 1830.

A vrai dire, tout est en contraste, dans le régime de Juillet, avec

la littérature et le goût littéraire du temps. On s'est plus d'une fois essayé à la suite de Taine, à comparer la structure de la tragédie de Racine et le dessin des jardins de Versailles. Les poètes, les architectes, les sculpteurs et les peintres, sous Louis XIV, s'inspirent, dirait-on, d'un même plan et qui paraît s'accorder avec l'ordonnance même de la politique et de la société. Quelles analogies pourrait-on bien apercevoir entre le drame de Victor Hugo et le décor, le climat moral, les mœurs, les personnages et les institutions de Juillet? Tandis que le théâtre nous montre des brigands pleins d'honneur et des courtisanes purifiées par l'amour, ceux qui gouvernent les affaires et décorent les poètes nous font songer assez souvent à des héros d'Emile Augier. Le règne de la bourgeoisie et l'avènement du « juste milieu » coïncident avec une résurrection du lyrisme. Cependant que Louis-Philippe s'applique à maintenir la paix par le respect des traités, le seul grand poète épique qu'ait produit la France apparaît, et il exalte les souvenirs guerriers et les vertus militaires par le récit héroïque des dernières batailles. Entre la politique et les lettres, la discordance est complète, ou le divorce consommé.

Il n'y eut peut-être qu'un seul romantique parmi les orateurs de 1830. Et c'était un moine : Lacordaire. Celui-là a parlé des choses de l'éternité avec l'accent du siècle. Grande âme et imagination ardente, il est avec Lamartine celui qui a le mieux deviné l'esprit des générations nouvelles. Il s'est efforcé de faire servir à la conversion des sceptiques et des incroyables leur goût de la poésie et d'un certain pittoresque historique.

Les orateurs de la tribune, eux, sont presque tous les héritiers spirituels des deux siècles classiques. Si l'on excepte les poètes dramatiques du XVII<sup>e</sup> siècle et La Fontaine, l'on peut dire que notre littérature est une discussion ou une polémique en permanence. Querelles théologiques, controverses philosophiques, satire des mœurs et des institutions avec les moralistes et les auteurs de *Mémoires*, critique de la législation, des idées politiques et des croyances religieuses avec les philosophes et l'Encyclopédie; et des exposés, et des analyses, et des apologies, et des défenses et des attaques, et des développements et des discours enfin, écrits dans la langue la plus nerveuse, la plus claire, la plus militante la mieux faite pour les disputes de l'esprit : quelle admirable école des orateurs! Les nôtres sont bien les élèves de cette école-là! Lecteurs fervents des *Provinciales*, du sermon sur l'Unité de l'Église, de la *Logique* de Port-Royal, les uns, disciples de Montesquieu plutôt que de Voltaire, les autres, de Voltaire plutôt que de Jean-Jacques : ce qui les oppose à d'autres parlementaires qui viendront plus tard. Celui d'entre eux qui aurait pu passer pour leur maître ou leur modèle était précisément celui qui allait se sentir dépassé dans la nouvelle Chambre : Pierre-Paul Royer-Collard, catholique d'éducation janséniste, légitimiste immuable tout occupé de réconcilier par la Charte la révolution et la dynastie, grand orateur abstrait dont les sentences et maximes vigoureuses ont prolongé, en plus d'un endroit, dans l'éloquence de la tribune, la tradition des moralistes français.

Comme leur illustre aîné de la Restauration, c'est bien à la réconciliation des deux Frances par un compromis politique, que se proposent de travailler les parlementaires de Juillet. Prérogatives de la couronne et droits de l'Assemblée. Le roi règne et ne gouverne pas. La pairie sera-t-elle héréditaire? Où est la souveraineté? L'ordre du jour du Parlement comporte comme un remaniement du contrat social : admirable matière de controverse pour des bourgeois cultivés, thèmes inestimables pour des orateurs d'éducation classique!

Essays, à l'aide des froides reliques qu'en gardent les bibliothèques, d'évoquer sinon l'image, du moins le souvenir de quelques-uns d'entre eux. Nous commencerons par un avocat.

\* \* \*

Dupin aîné est bâtonnier de Paris et député libéral de la Nièvre à la veille de la Révolution de 1830. La chronique du Palais nous apprend qu'il a plaidé ou délivré des consultations dans quatre mille affaires. Ses mémoires imprimés composaient vingt volumes in-4<sup>o</sup>, ses consultations manuscrites vingt et un volumes in-folio, ses notes pour plaidoiries vingt-six volumes in-4<sup>o</sup>. La chronique ajoute que cette collection a péri en 1871, dans l'incendie de la bibliothèque de la Cour de cassation. Par contre, il nous reste de lui une cinquantaine de publications sur des sujets juridiques aussi divers que ceux-ci : *Les Libertés de l'Église gallicane*, *Le*

*Droit d'aînesse, Les Apanages, Le Code forestier, Le Procès du Christ, le Code du commerce de bois et de charbon de bois, Précis historique du droit romain depuis Romulus jusqu'à nos jours.*

Dupin est depuis plusieurs années l'avocat de M. le duc d'Orléans lorsque la révolution éclate. Le 31 juillet ou le 1<sup>er</sup> août 1830, Adolphe Thiers, qui n'est pas un juriste, monte à cheval — le cheval lui a été prêté par un prince de l'Empire — et il se rend à Neuilly afin de placer la couronne dans la maison d'Orléans. Dupin, lui, va s'employer à régulariser en Droit ce transfert. Une révolution qui a fait un roi, un roi de race royale, dont le peuple se prétend fondé à contester ou à borner les droits : le bâtonnier n'a jamais rencontré une pareille affaire parmi ses quatre mille dossiers. A défaut d'un précédent, il trouvera pourtant dans son expérience les données capitales de l'arrangement juridique qu'il médite : car il a discerné d'abord que c'était le cas de transiger. Et il se rend à la Chambre pour y donner la plus solennelle de ses consultations. C'est, explique-t-il, en vertu d'une sorte de contrat intervenu entre la nation et le nouveau roi, que celui-ci se trouve appelé. Il est appelé *quoique Bourbon* et non *parce que Bourbon*. Que si l'on eût objecté au bâtonnier que des députés élus sous Charles X, et qui avaient prêté serment au monarque détrôné, n'avaient sans doute pas qualité pour disposer du pouvoir suprême, il n'eût pas manqué de répondre que c'est le propre des transactions qu'on n'y mette pas expressément en doute la régularité et la validité des titres. Il juge convenable au surplus que le nom même du prince exprime le caractère transactionnel de l'institution. Le duc d'Orléans songeait à prendre le nom de Philippe VII afin de « renouer la chaîne des temps ». Dupin conseille à son client de s'appeler Louis-Philippe. Lui-même dira, pour désigner la monarchie de Juillet, l'« établissement de 1830 ». Par cette expression bizarre et platement juridique, aurait-il présagé avec quel empressement facile il soutiendra l'établissement de 1848 et même l'établissement de 1851?

Casviste de la révolution et consacrateur du nouveau régime, il n'entrera dans aucun ministère. Mais il présidera la Chambre pendant huit ans. Il a, peut-on dire, inauguré et consacré ce titre et ce magistère de *président*, qui allait se multiplier et prendre une telle importance dans la démocratie, où il est bon que le nom de chef se voile d'un pseudonyme honorifique, que l'action s'exerce sous le vocable de l'impartialité, que la hiérarchie soit ordonnée de façon à satisfaire à la fois la passion de l'égalité et le goût des « distinctions ». Il faut que les députés de 1830 aient beaucoup aimé les bons mots de Dupin pour avoir maintenu au fauteuil un homme d'un tempérament aussi autoritaire et dont les bons mots pouvaient être aussi blessants.

*Ses quelibets mordaient l'orateur au cœur chaud,*

note Victor Hugo parmi les imprécations lyriques qu'il lui a dédiées dans les *Châtiments*. C'est lui qui a dit à un interrupteur obstiné — un interrupteur « au cœur chaud » — et que l'on n'avait guère vu à la tribune : « Si vous continuez à interrompre, monsieur, je vais vous donner la parole ».

Dupin est l'un des orateurs les plus vigoureux et les plus savoureux de ce temps-là, vraiment éloquent lorsqu'il s'abandonne à son génie familier, qui est le bon sens. Un bon sens sarcastique, mélange de malice paysanne et de verve bourgeoise et frondeuse, orné de tout l'appareil dialectique qui s'acquiert au Palais.

Les traités de rhétorique, du temps qu'on en faisait encore, n'omettaient guère de distinguer et de comparer l'éloquence politique et l'éloquence judiciaire. Ils relevaient de l'une à l'autre des différences dont la principale tient évidemment à la nature des intérêts qui se débattaient à la tribune et à la barre. De différences, je crois qu'en réalité il n'y en a à peu près aucune. Je veux dire que la plaidoirie et le discours politique, qui tendent l'une et l'autre à persuader, à convaincre, à agréer ou à émouvoir, ne supposent nullement ni des règles, ni des habitudes d'esprit, ni des dons qui seraient opposés et peut-être incompatibles. Un bon avocat, et qui a su maîtriser et dominer sa tâche, obtiendra aisément l'attention et la faveur d'une assemblée. Le tout est qu'il mette une sorte de coquetterie prévenante à faire oublier ce que l'on pourrait appeler son éloquence acquise. Qu'il use de ce capital, certes, mais qu'il en use comme s'il ne le possédait pas avec discrétion et s'il se peut, sans qu'il y paraisse. Le Parlement ne défend pas que l'on plaide à la tribune; il sait bien que chacun y apporte la règle, le pli et l'accent de son métier : il ne vous saurait mauvais gré que d'en avoir un peu trop l'air. Alors votre parler lui semble-

rait *plaideresque*, comme Montaigne l'a dit d'un de ces mots si succulents, si justes, que l'usage et les grammairiens ont, hélas! abolis sans les remplacer.

Type pittoresque de l'avocat de jadis, héritier et continuateur des antiques disputes de Parlement et de Sorbonne qui avaient agité tant de toges bourgeoises et de bonnets gallicans, Dupin a porté dans l'éloquence politique quelques-uns des traits et des qualités de l'avocat de toujours. Son exemple prouve qu'entre les deux éloquences, ou entre les deux genres, l'alliance est aisée.

\* \* \*

Si Dupin aîné fut le juriste consultant, le praticien et parfois l'empirique de la monarchie de Juillet, on pourrait dire que Guizot en a été le professeur de dogme et comme le théologien.

Guizot est un historien qui a refait le *Discours sur l'histoire universelle*. Là où Bossuet nous montre Darius et Cyrus, Alexandre et tous les empires agissant « sans le savoir » pour la gloire du peuple de Dieu et pour le triomphe de l'Evangile, Guizot nous fait voir une semblable action providentielle préparant l'avènement de la *classe moyenne*. La classe moyenne, c'est celle qui a fait la révolution de 1830, ou, plus exactement encore, celle qui l'a signée, celle qui s'est montrée capable de la conduire en la détournant de ses voies. La classe moyenne, c'est le comte Molé et M. Dupont (de l'Eure), c'est le duc de Broglie et le banquier Laffitte, du moins aussi longtemps que celui-ci ne sera pas obligé de déposer son bilan. Car la nouvelle aristocratie se fonde sur la possession des biens, comme la capacité politique se déduit de la feuille des impôts.

Guizot a transposé à l'usage de la bourgeoisie la théorie du droit divin. Il relie à des siècles d'histoire une institution qui paraissait être sortie de la serviette de Dupin aîné. Il retrouve des titres historiques de Laffitte et de Dupont, hommes nouveaux.

Calviniste chaleureux et modéré intrançaisant, pour qui le centre ne fut jamais le lieu d'asile des indécis, on sait avec quelle rigueur il a tenu à sa doctrine, l'élevation d'esprit, la rectitude de caractère, le riche et mâle talent d'orateur qu'il a mis à défendre. Les témoins et les critiques s'accordent à reconnaître qu'il avait acquis à la tribune la chaleur, l'éclat, le mouvement qui lui faisaient assez souvent défaut en ses écrits. Rare exemple d'un écrivain qui s'est formé ou perfectionné en parlant. Mais il y a sur Guizot, orateur, une anecdote que Sainte-Beuve nous a transmise, et qui est bien le plus significatif et le plus probant des témoignages. Le 30 janvier 1846, après avoir entendu Guizot à la Chambre, Rachel, la grande tragédienne, disait : « Je voudrais jouer la tragédie avec cet homme-là ». Lorsqu'un artiste, qui a traduit excellemment la fureur de Phèdre et celle d'Hermione daigne entrevoir sous les traits d'Hippolyte ou de Pyrrhus le ministre qui discute au Palais-Bourbon du droit de visite, de la réforme électorale ou de la stratégie d'Abd-el-Kader, ce ministre, n'en doutez pas, est un maître dans l'art de bien dire; son jeu ample et grave, d'une passion contenue, et son action oratoire ont atteint à la perfection.

\* \* \*

On imagine difficilement qu'une tragédienne eût souhaité de donner la réplique à celui dont le nom de Guizot appelle le nom, par contraste : Adolphe Thiers.

D'une mine plus propice encore à la caricature que celle de Dupin aîné, avec sa voix aigüe, sa petite taille, son masque de lutin, ses lunettes d'alchimiste, de combien de disgrâces physiques n'a-t-il pas dû triompher pour devenir orateur! Il l'est devenu, cependant, en quelques mois, comme il est devenu ministre, académicien, cavalier, collectionneur et homme du monde.

Son discours, dégagé de tout appareil cicéronien, est comme la conversation d'un homme souverainement intelligent. M. Thiers ne harangue ni ne disserte, il converse. Diplomatie, art militaire, finances, commerce, voirie, ports et navigation, beaux-arts et laboratoires : il est préparé et même prêt sur tous les sujets. Et il en traite avec un art très prisé des Assemblées, qui est de vous apprendre beaucoup de choses en paraissant supposer que vous en êtes instruit depuis longtemps, ou encore de vous laisser, à force de clarté, la conviction qu'on vous a fait pénétrer jusqu'aux derniers replis d'une affaire ou d'une politique. Thiers est un admirable *explicateur*. A un interrupteur de droite, il expliquera, à l'improvisiste, avec vivacité, sans pédantisme, tout un siècle d'histoire

façon à bien établir que c'est lui, Thiers, qui est fondé à se valoir de la tradition. Il dira à ses collègues : « Messieurs, l'Angleterre est une île, comme vous le savez... » Mot exempt d'être de toute intention malicieuse et qui peut passer pour caractéristique de sa manière et de son zèle à tout éclaircir. Ce fut de ses travers, ou une de ses faiblesses, d'en venir parfois à parler comme s'il avait eu une expérience propre de tout ce qu'il disait. Il a fourni à Lamartine l'occasion d'un des rares traits riches que celui-ci ait rencontrés à la tribune. Agacé par la démonstration pétulante de l'historien du Consulat et de l'Empire, le poète lui répliqua : « Je ne suis pas de ces hommes qui croient avoir fait tout ce qu'ils ont écrit ».

Les discours demeurent parmi ceux qui se lisent encore avec le plus d'intérêt. Œuvres pédestres et sans grande couleur, mais non sans sève et sans vie, curieuses par un fourmillement d'idées rares, par les reflets qu'elles portent d'un esprit merveilleusement libre.

Lors de sa première rencontre avec Thiers, Lamartine avait dit : « Il y a assez de salpêtre en lui pour faire sauter dix gouvernements ». Au cours de son interminable rivalité avec Guizot, Thiers n'avait point laissé de répandre au pied du trône de Louis-Philippe un peu de ce salpêtre. Quelques années plus tard, il sera le seul homme d'Etat en Europe capable de déjouer les plans de Bismarck. Il devra se borner à les dénoncer et à prédire avec une certitude fulgurante des catastrophes qu'il ne sera plus en son pouvoir de conjurer. Thiers, qui a fait de la politique napoléonienne et Louis-Philippe, tentera de faire prévaloir la politique de Louis-Philippe sous Napoléon III. Il n'en sera plus temps. Il dépensera en vain son salpêtre. Après avoir quelque peu justifié son début, la prophétie alternative de Chateaubriand : « Il y a des chances pour que M. Thiers devienne un grand ministre, ou qu'il reste un brouillon... » il finira dans le personnage d'un père de la Patrie. Le patriotisme aidant, il a atteint à la grandeur par l'intelligence.

\* \* \*

Les hommes dont nous venons de parler ont soutenu la monarchie française sous des couleurs diverses et parfois en des camps opposés. Ce n'est là au surplus qu'une galerie d'esquisses, et bien incomplète, puisque nous n'avons pu y ranger les deux hommes d'Etat qui s'étaient montrés entre tous capables d'affermir l'institution de Juillet, mais qu'à tort ou à raison on ne place pas au premier rang des orateurs : Casimir-Perier et Molé.

Ceux dont il me reste à dire quelques mots n'avaient pas trouvés dans ce régime le climat de leur intelligence ou le milieu de leurs besoins.

Le grand orateur dont il semble le plus difficile et le plus vain de parler d'après ce que nous en ont transmis les sténographes, est Berryer. Orateur né, orateur pur, orateur par la grâce de Dieu, par la voix, par le regard, par toute sa personne, par une sorte d'harmonie physique, son éloquence fait rêver d'une rencontre merveilleuse de la musique et de la statuaire.

Un des maîtres de la tribune française, Emile Ollivier, comme je l'interrogeais sur l'improvisation, me répondit : « J'ai connu quatre improvisateurs : Berryer, Lamartine, Thiers et moi. Nous improvisons jamais ». Il entendait rectifier par là une notion vulgaire et fautive de l'improvisation. Celui qui n'écrit pas ses discours, ou qui ne les écrit qu'en partie, ne se livre pas pour autant à un caprice et à la merci de son démon. Son travail est autre que celui de l'orateur qui ne veut rien laisser au hasard : il n'est pas moins ardu, peut-être l'est-il davantage. Lorsque Berryer préparait un discours, tout le voisinage en était averti. Il allait et venait sans cesse, regagnant sa maison à peine l'avait-il quittée, ouvrant et fermant les portes avec violence, comme en proie à une délibération orageuse. On a dit qu'il *marchait* ses discours avant de les parler. Nul n'aura mieux justifié le mot d'action appliqué au discours. Avec lui, l'intonation exprimait autant que la parole, le geste achevait ou prolongeait la pensée.

La gloire de Berryer demeure parmi les avocats comme une légende. Il a exalté et fait aimer, par le rayonnement de sympathie qu'il émanait de lui-même, les vertus traditionnelles de l'antique Grèce. Fidèle jusqu'à la fin à sa foi, sans rigorisme et sans ruse, absent de toutes les intrigues, il donne l'idée d'une cherté de la tribune dont il aurait tracé la règle et le modèle.

Nous placerons à côté de lui Montalembert. Peu curieux de controverses proprement législatives et du détail des affaires,

moins encore de changements ministériels, celui-ci s'est voué à la cause de la religion sous le vocable de la liberté : « Cette liberté, nous dit Sainte-Beuve, dont l'amour fut le seul excès de sa jeunesse », Liberté de l'enseignement, liberté de la Pologne catholique : ce sont les grands thèmes où s'exercera l'un des plus beaux talents oratoires, nous dirions peut-être aujourd'hui l'une des plus riches organisations sonores qui aient paru à la tribune.

Cette discussion toujours renaissante sur l'éducation, sur le monopole universitaire, et que Louis-Philippe appelait, en vieux soldat de la République, « une querelle de cuistres et de bedeaux », Montalembert y présentait tout un avenir, sinon tout l'avenir. Il avait mis au service de la liberté, avec une élocution colorée et combative, les élégances et parfois les impertinences de l'ancienne aristocratie. Mais on peut imaginer qu'il ne se trouverait pas trop dépaysé dans le milieu catholique d'aujourd'hui. Qu'il serait beau le discours de Montalembert sur les thèmes du jour : l'Évangile, la démocratie sociale, la paix ! Et sans doute l'esprit de paix, comme nous dirions, n'en exclurait-il pas quelque hymne à la Pologne ressuscitée, à cette Pologne qui lui avait inspiré une telle image, lorsque, la comparant au géant de la légende enseveli sous le mont Etna, il disait : « On a cru anéantir un peuple, on a créé un volcan ».

\* \* \*

Nous venons, avec Lamartine, à celui d'entre tous ces orateurs dont la parole imprimée décèle le plus clairement la présence du génie. Mais comment en parler en quelques mots quand il y faudrait toute une étude ?

On discutera longtemps du rôle des écrivains et des savants en politique, et s'il leur est loisible d'en assumer un sans trahir leur vocation. C'est un fait qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, en France, les plus grands d'entre eux ont voulu se mêler de la conduite des affaires. Ils ont cru qu'ils trouveraient dans les assemblées parlantes comme un moyen de prolonger et d'accomplir leur mission. Le moins qu'on leur doive est de reconnaître que s'ils n'ont pas excélé aux entreprises fortement tramées et menées avec suite, ils se sont montrés d'ordinaire plus clairvoyants que les hommes d'action, les calculateurs et les prétendus « techniciens ». On ne sait pas ce qu'eût produit, en pratique, un triumvirat composé de Chateaubriand, Balzac et Lamartine. Le certain est que personne n'a discerné, comme ces trois écrivains de génie, les erreurs des systèmes politiques, les fautes des gouvernements, les périls de la société. C'est de leurs écrits ou de leurs discours que l'on pourrait extraire, quant à la politique et pour leur siècle, le plus grand nombre de prédictions vérifiées. On est bien obligé de croire qu'ils ont vu des signes et reçu des avertissements que les autres ne percevaient pas.

Lamartine est le seul à qui il ait été donné de signer de son empreinte et de son nom un chapitre d'histoire. Comme il est le seul orateur dont la parole ait eu raison d'une émeute. Était-il quelque peu républicain déjà, à la façon de son grand émule et ami Hugo, lorsqu'il chantait avec lui les vertus et les bienfaits de la vieille monarchie ? Et n'était-il pas à demi-légitimiste encore lorsqu'il fondait — sans lui — la République de 1848 ? Que nous importe ? Qui se mêlerait désormais d'instruire un procès qui n'eût rencontré ses juges naturels que dans les comités démocratiques de Saône-et-Loire ? Ceux-ci auraient eu seuls qualité pour connaître des variations de leur candidat et exclure au besoin de la République ce poète. Nous qui sommes la postérité, nous l'aimons. Nous l'aimons tout entier. Nous l'aimons partout : sur les bords du lac et à la tribune de la Chambre, à Milly ou à Saint-Point et devant les barricades, lorsqu'il apprend à l'humanité un chant nouveau, lorsqu'au péril de sa vie il modère et contient sa révolution, lorsqu'il se ruine en gaspillant comme viticulteur les millions qu'il avait gagnés comme poète. Il a commis des fautes ? Il était de ceux qui ont le droit d'en commettre. Oserions-nous juger selon nos communes mesures les faiblesses et les contradictions d'un homme dont la personne et la vie respirent une telle noblesse et une telle grandeur ? Nous tenons avec Barrès que, poète, orateur ou citoyen, il n'a point cessé « d'obéir aux parties les plus hautes de son génie ».

À la Chambre des députés, Lamartine, qui n'a d'engagement avec aucun parti, apparaît dans les grands débats comme une sorte d'arbitre inspiré qui attendrait de l'avenir la confirmation de ses sentences. Il a parfaitement compris ce qu'il y avait d'étroit, de factice et de fragile dans l'« établissement de 1830 », comme

parlait Dupin. La fameuse transaction libellée par ce juriste du Tiers-Etat ne se bornait pas à exclure les royalistes fidèles à la branche aînée : elle retranchait du pays politique, de la France gouvernante, le peuple qui prétendait avoir fait la révolution et se disait frustré de sa victoire. Les hommes du régime se jugent inattaquables parce qu'ils respectent et pratiquent la Charte. Ils croient avoir satisfait aux vœux et aux besoins de l'esprit public comme aux conditions de la liberté politique, lorsqu'ils ont discuté entre eux de la séparation des pouvoirs ou des empiètements de la couronne. Lamartine se charge de leur représenter combien leur controverse est artificielle, et fausse leur sécurité. Il le fait avec une force incomparable lorsque, plus clairvoyant, plus sage, plus politique que Thiers et Guizot, il tente de briser la célèbre et funeste intrigue parlementaire menée contre le cabinet Molé. Il montre aux députés de la bourgeoisie la génération qui grandit, éprise de progrès social, impatiente d'agir, insoucieuse de leurs querelles. S'ils sont fatigués, eux, après de si grands mouvements, s'ils se persuadent que la révolution est terminée, la jeunesse n'est point lasse, et on ne lui donne aucune action. « La France, dit-il, est une nation qui s'ennuie... »

Des expressions aussi vives et aussi heureuses abondent dans ses discours. On y retrouve tous les prestiges du génie lamartinié : images de poète, langue fluide et sinueuse mais qui devient nerveuse et concise, à mesure qu'il se laisse conduire par son réalisme prophétique, par la connaissance ou par l'instinct qu'il a de son temps et du temps qui allait venir.

\* \* \*

Si l'on se sentait tenu de porter un jugement en quittant cette galerie d'orateurs, il conviendrait de ne point séparer leur rôle ou leur action des résultats de la politique où ils furent mêlés. Peut-être n'est-il point de Parlement qui ait compté autant d'hommes de talent et d'esprits distingués qu'en a contenus le nôtre sous la monarchie de Juillet. Toutefois nous savons ce qu'en a dit Lamartine. Et un historien moraliste, Tocqueville, confirme en la reproduisant la pensée du poète. Le moment vint, nous explique-t-il, où « ces grands orateurs s'ennuyaient fort à s'écouter entre eux, et, qui pis était, la nation entière s'ennuyait à les entendre ». Cette propagation de l'ennui est assurément un mauvais signe en politique. Encore faut-il noter que l'ennui est une sorte d'esprit public et une occasion prochaine de mouvement et de rédemption; qu'au delà de l'ennui il y a l'indifférence totale et incoercible, les vacances de l'opinion. L'« établissement de 1830 » était caduc. Cependant il a duré dix-huit ans. Et plus d'un esprit sage de nos jours ratifie ce jugement d'Ernest Renan : « Dix-huit années d'un règne plein de sagesse ».

Il serait injurieux de n'y point faire la part du roi. Victor Hugo a écrit : « Dans l'établissement qui s'appela l'ordre après la révolution coupée court, le roi valait mieux que la royauté. Louis-Philippe était un homme rare ». Car c'est bien Victor Hugo qui nous a laissé le plus beau portrait et l'apologie la plus chaleureuse du moins romantique des hommes de 1830 (1). Peut-être n'y aurait-il pas trop d'excès à ranger le roi des Français parmi les orateurs de son temps. Il en fut à coup sûr un des causeurs les plus brillants, les plus spirituels et les plus fertiles, capable de tenir tête à Thiers lui-même, parlant à tous les ambassadeurs européens dans la langue de leur pays. Il improvisait ses réponses aux grands corps de l'Etat. « Il se lançait hardiment, nous apprend encore Tocqueville, dans de longues phrases dont il n'avait pu d'avance mesurer l'étendue ni apercevoir le bout, et dont il sortait enfin de force par une vraie voie de faits... » Marque certaine d'un tempérament d'improvisateur à qui il n'a manqué que l'occasion...

C'est en politique plutôt qu'en éloquence qu'il lui fut donné de faire ses preuves. Louis-Philippe demeure, quant à la politique extérieure surtout, le premier homme d'Etat de son règne. Sa mémoire devrait être en honneur dans tous les lieux d'Europe qui sont consacrés à la paix. S'il n'en était pas ainsi, cela tiendrait peut-être à ce que les hommes ont parfois besoin de croire, pour se donner à une grande action, qu'ils sont les premiers à l'avoir entreprise. La paix, il l'a aimée jusqu'à lui sacrifier sa popularité. Il l'a défendue, lui, le général de Valmy, le soldat de Jemmapes, des entraînements de ses propres ministres et des sursauts d'une imagination publique toute bourdonnante des paroles de Sainte-

(1) *Les Misérables*, IV<sup>e</sup> partie, livre I<sup>er</sup>, III.

Hélène, toute embrasée des souvenirs de l'épopée. Son expérience consommée de l'Europe l'avait à jamais prévenu contre les idées explosives qui devaient quelque jour ravager tant de nations. Son grand dessein était d'épargner la guerre et de donner le royaume avec la prospérité à un pays qui venait de se battre pendant vingt-cinq ans. Tel fut le ressort et le secret de sa « politique personnelle », objet de tant d'attaques passionnées et l'une des causes de sa chute (1).

Les orateurs politiques de 1830 devaient trouver place dans la célébration du centenaire de l'Etat belge et de la glorieuse dynastie nationale de Belgique. On ne pouvait les séparer de celui avec lequel ils ont dialogué pendant dix-huit ans dans les formes et selon les rites de la Charte : le vieux soldat de la liberté et le héros du paix qui fonda, par un chef-d'œuvre de sagesse politique, l'union des Belges et des Français.

LÉON BÉRARD,  
Sénateur,  
Ancien ministre de l'Instruction publique

## La coopération intellectuelle en pays d'Islam (2)

L'islamisme est inscrit comme religion d'Etat dans la Constitution égyptienne.

Et cette disposition constitutionnelle correspond à une réalité de fait : la religion du prophète rythme en Egypte la vie privée des habitants et constitue en même temps l'armature de la vie sociale et de la vie politique.

Ce n'est pas qu'il ne faille ici, au point de vue des convictions intimes, faire une distinction très nette entre le peuple et l'Etat. Le peuple, tant des villes que des campagnes, est resté profondément religieux; sa mentalité est envoûtée par les formules exclusives et intransigeantes du Coran, toutes inspirées et dominées par ce dogme qu'en dehors de l'Islam, il n'y a pas de salut pour le vrai croyant. C'est l'enseignement immuable de l'Université d'El-Azar, et que les *ulémas*, formés par elle, inculquent aux générations successives et entretiennent avec une obstination passionnée. La pensée capitale que le salut du genre humain est le monopole de l'Islam, commande ce fanatisme toujours latent, et que le moindre incident fait s'épanouir en une dangereuse flambée. De ce peuple qui, de nature, est plutôt doux, bon et accueillant. De ce mépris ombrageux que la masse musulmane professe pour tout autre culte que le sien, le sort infligé jadis par les Musulmans à leurs compatriotes chrétiens, les Coptes orthodoxes ou catholiques, est une manifestation caractéristique. Dans leur orgueil conquérants imbus de prosélytisme, ils les traitèrent en serfs de l'inférieur; et quand ils ne parvinrent pas à les forcer à l'apostasie ils les obligèrent au port de vêtements spéciaux, signalement

(1) Là-dessus, voir *La France nouvelle*, de PRÉVOST-PARADOL, notamment le chapitre « Nos échecs depuis 1789 ». Ce livre admirable de sincérité et de pénétration, tragiquement prophétique par plus d'un endroit, est remarquablement assez dédaigné des générations nouvelles. Il n'en demeure pas moins précieux aux hommes politiques qui se croient tenus de remonter un peu au delà de leur première élection. Le philosophe libéral met au premier rang, parmi les causes de la chute de la monarchie de Juillet, la politique pacifique de Louis-Philippe. Selon lui, si le roi s'est entêté jusqu'à la fin à ne pas changer de ministres, c'est qu'il était convaincu que le jour où il n'aurait plus la haute main dans les affaires extérieures, celles-ci glisseraient vers la guerre. Paradol ne craint pas d'écrire que, « à cette époque, la paix, à laquelle on savait trop bien que le roi était inviolablement attaché, était profondément impopulaire ». Ce ne sera pas le moins de gloire de Lamartine, homme d'Etat, que d'avoir défendu la République de 48 de tout conflit armé, rassurant les puissances, représentant à Caussidière et à Ledru-Rollin, qui parlaient de « détrôner le tyran », qu'une telle entreprise, c'était la guerre, c'est-à-dire « les impôts excessifs d'or et de sang, les emprunts forcés, le papier-monnaie... » — L. B.

(2) Rapport présenté, le 14 avril 1930, au Congrès de l'A. U. C. A. M.

leur condition méprisée, et parfois même les traitèrent tout simplement comme des esclaves. C'est ainsi qu'en de vieux actes de vente, on peut lire que l'acquéreur se rend propriétaire d'autant de lots de terrain, d'autant de machines irrigatoires, d'autant de buffles, d'autant d'ânes et d'autant... de Coptes! Avec le temps, sans doute, cette rigueur s'est atténuée, sous l'influence particulièrement des idées nationalistes et des revendications d'indépendance qui en furent le corollaire. Les Musulmans ont compris que pour le succès du mouvement d'autonomie, la collaboration de leurs compatriotes chrétiens leur était indispensable. Mais si on gratte un peu le dehors fraternel de ce rapprochement, on ne tarde pas à s'apercevoir que, chez les non-cultivés, le vieux fonds d'antagonisme, à base religieuse, subsiste et perdure.

Contrairement à la foule, restée croyante, et observant avec scrupule les rites et prescriptions du Coran — jeûnes, prières, ablutions — l'élite est devenue indifférente. Elle néglige les pratiques religieuses et a renoncé à la polygamie, encore générale dans les classes inférieures; mais elle demeure attachée à l'Islamisme, d'abord par tradition et ensuite comme à un moyen puissant de gouvernement et comme à un instrument sûr pour garer le pays contre les empiètements de l'étranger.

\* \* \*

Quelle que soit l'influence que la Turquie, à raison de la communauté de religion et des longs rapports historiques, continue certainement à exercer sur l'Egypte, la laïcisation systématique entreprise par le gouvernement de Moustapha Kemal, ne risque pas d'avoir grande répercussion aux bords du Nil. Une semblable initiative, amorcée en Egypte, provoquerait une révolution chez le peuple et rencontrerait même l'hostilité des classes dirigeantes, soucieuses de ne pas lâcher l'incomparable gouvernail qu'est pour elles une religion d'Etat.

Le réflexe des innovations turques ne s'est guère produit que dans la condition de la femme égyptienne, et encore d'une façon très prudente et limitée aux couches supérieures: le harem ne s'est pas ouvert; il s'est tout au plus entrebaillé; le voile a perdu de sa rigueur et on a pu constater une certaine prise de contact des femmes avec la vie sociale extérieure. Mais le gros de la nation reste totalement revêché aux réformes turques.

\* \* \*

Quand il s'agit de l'Egypte — et cette observation s'applique sans doute à tous les pays d'Orient à majorité musulmane — il ne faut pas confondre les progrès généraux de la civilisation avec les progrès spécifiques de la religion chrétienne et particulièrement de la religion catholique.

Toute évangélisation directe est difficile. D'abord le gouvernement, préposé à la garde de la religion d'Etat, ne la tolérerait pas. Et ensuite toute conversion déclenche immédiatement d'implacables représailles.

Le seul moyen, de répandre indirectement la religion catholique, de la faire mieux connaître, d'éliminer les préjugés qui en voilent la vision exacte, de lui conquérir les sympathies et de lui garantir le bénéfice de la tolérance, c'est l'enseignement, l'enseignement à tous les degrés, de l'école primaire à l'Université. C'est là la grande croisade moderne et pacifique de l'Europe en Orient: la pénétration de l'esprit occidental et des méthodes occidentales dans les écoles.

Et on n'est pas tenté de sous-estimer la valeur de cette pénétration quand on considère l'obstacle premier qu'il fallut vaincre pour en faire admettre le principe; la prévention des musulmans contre la science occidentale, en qui on leur apprit à voir un redou-

table ennemi de sa religion et un danger mortel pour la collectivité musulmane.

Il s'est trouvé en Egypte, une dynastie, celle de Mohammed Ali, qui s'est convaincue avec une lucidité progressive, de la nécessité de la collaboration avec l'Europe pour donner au pays une armature intellectuelle, mère du progrès économique. Et dans cette voie ouverte par ses ancêtres, le Souverain actuel de l'Egypte marche avec une tenace hardiesse.

On peut affirmer avec une fière certitude que les ordres religieux catholiques — et particulièrement les Pères Jésuites et les Frères de la Doctrine chrétienne — ont apporté à cette propagation du savoir, une aide hors concours. Les collèges des Pères Jésuites au Caire et à Alexandrie, et qui comprennent tout le cycle des études secondaires, ont contribué au premier chef à doter l'Egypte d'une élite intellectuelle. Plusieurs des dirigeants de l'Egypte moderne et un grand nombre de ceux qui occupent des situations élevées dans l'Etat, doivent leur formation à l'enseignement des fils de saint Ignace et ils reconnaissent la dette de gratitude dont ils sont comptables, puisque présidents du Conseil, ministres ou diplomates, ils acceptent volontiers, encore que musulmans, de présider aux destinées des Associations d'anciens élèves.

Les Pères Jésuites tiennent leur prestige, non seulement de la valeur de leur enseignement, mais aussi du tact parfait avec lequel, sans abdiquer en rien les principes de leur apostolat, ils savent manier les jeunes mentalités musulmanes: n'exerçant sur elles aucune pression, les laissant libres de suivre ou de ne pas suivre les cours de religion, et attendant surtout des effets bienfaisants de l'atmosphère religieuse et morale créée autour de leurs élèves appartenant aux cultes dissidents.

En Syrie, Beyrouth — comme le Caire et Alexandrie en Egypte — a son collège des Jésuites, mais Beyrouth possède, en outre, une Université qui est un titre de gloire pour la Compagnie de Jésus et qui peut rivaliser avec les Universités d'Europe. Admirable citadelle de la science, monumentalement dressée au centre du quartier chrétien et qui commande le rayonnement des Sciences et des Lettres dans tout le proche Orient! Elle forme des prêtres indigènes pour tous les rites orientaux; sa faculté de Médecine est renommée au delà même des frontières de Syrie; et sa faculté des Hautes-Etudes — à laquelle collabore depuis de longues années, notre très distingué compatriote, le Père Lammens, historien de Mahomet et arabisant sans rival — est un laboratoire scientifique de haute qualité.

Là aussi, une discipline de délicate tolérance préside aux relations avec les dissidents; et là aussi on attend tout de la charité sans contrainte.

Ce sont les mêmes méthodes de psychologie avertie qui caractérisent l'enseignement des Frères de la Doctrine chrétienne étendant sur toute l'Egypte un réseau d'œuvres, imposantes ou modestes, et qui font des disciples de saint Jean-Baptiste de la Salle les grands éducateurs du peuple, dans leurs écoles primaires, et de la classe moyenne, dans leurs écoles secondaires. En Egypte, comme en Syrie, les cadres administratifs du pays, ainsi que les organismes du commerce, de l'industrie et des banques sont alimentés, en grande majorité, par cet actif réservoir toujours renouvelé que sont les Instituts des Frères. Aussi l'influence qu'ils exercent est-elle aussi grande qu'est méritée la popularité dont ils jouissent.

\* \* \*

Une des conséquences intéressantes et heureuses du système éducatif des Pères Jésuites et des Frères de la Doctrine chrétienne, c'est que leur tolérance s'est faite contagieuse. Les uns et les autres ont pour concurrents, les œuvres enseignantes de la mission laïque française, dont l'inspiration initiale est nettement antireligieuse.

Or, en Orient, cette mission a dû abdiquer son anticléricalisme natif pour adopter, vis-à-vis des idées catholiques, une attitude de déférence et de respect. On eut la preuve de cet accord tacite dans la considération due à l'idéal religieux, le jour où, au Caire et à Alexandrie, une société théosophique eut la singulière idée d'organiser des conférences où le Christ était vilipendé; des élèves des Frères fraternellement unis aux élèves des lycées, allèrent, avec quelque brutalité, imposer silence à ces sycophantes burlesques de l'athéisme!

La conclusion ?

L'Égypte, et tous les pays musulmans, ne sont pas, à proprement parler, des terres de mission et l'Islam est imperméable à toute propagande directe. C'est principalement par l'école, l'école à tous les degrés, par la science qu'elle répand, par les services qu'elle rend, par la largeur de son accueil et par la part de charité qu'elle incorpore au pain du savoir, que le Catholicisme doit continuer à agir sur les esprits et à gagner les cœurs.

\* \* \*

Peut-être n'est-il pas inopportun de signaler que l'avenir de l'enseignement catholique en Orient demeure conditionné par le régime politique et que les changements de ce régime peuvent exercer une influence sur le statut scolaire.

En Syrie, il semble bien qu'après les tentatives de sectarisme entreprises, il y a quelques années, par le général Sarrail, comme haut commissaire — et dont l'action eut de si nocives conséquences — le gouvernement français se rende compte de la nécessité absolue, pour le succès du mandat dont il est investi, d'une politique de conciliation religieuse.

Par ailleurs, le traité anglo-égyptien, actuellement en discussion entre le gouvernement de Londres et le gouvernement du Caire requiert une spéciale attention. Ce traité consacre l'indépendance de l'Égypte, avec cette conséquence que la protection des intérêts étrangers, confiée jusqu'ici à la garde de la Grande-Bretagne passerait aux mains des autorités égyptiennes. Or, parmi ces intérêts figure en première ligne le libre développement de l'enseignement, qui est la forme la plus haute et la plus bienfaisante de la collaboration européenne en Orient. Non seulement l'Angleterre, mais les diverses nations d'Occident, ayant toutes en Égypte des établissements scolaires, ont un intérêt primordial à ce qu'aucune entrave ne soit mise au fonctionnement et à l'épanouissement de ces établissements.

Si donc, en certains points spéciaux, le traité anglo-égyptien ne concerne que l'Angleterre et l'Égypte, il est d'autres points et en premier lieu la question de l'enseignement, qui regarde tous les pays d'Occident. Et à cet égard, il leur est d'autant plus facile de demander les garanties indispensables que l'Angleterre semble d'accord avec l'Égypte pour solliciter des puissances capitulaires — parmi lesquelles la Belgique — l'abandon des privilèges, à l'abri desquels l'enseignement occidental a exercé son rayonnement.

L'Europe ne peut abdiquer, sans une contre-partie d'assurances certaines, les garanties anciennes que lui confèrent les Capitulations et qui lui permirent de réaliser en Égypte l'œuvre de civilisation intellectuelle qui fut la sienne.

Et l'intérêt de l'Égypte, le souci de son avenir tant moral qu'économique, concorde ici avec l'intérêt de l'Europe. Car le développement de l'enseignement, avec le concours de l'Europe, reste pour l'Égypte de demain, comme elle le fut pour l'Égypte d'hier, le levier nécessaire du progrès.

\* \* \*

Dans le désarroi des idées et des sentiments d'après-guerre, beaucoup, qui croient à l'usure de l'Occident, se sont demandés si du côté de l'Orient, il n'y avait pas, pour la pensée et la sensibilité de la vieille Europe, un réservoir où elle pourrait trouver des éléments de renouvellement.

Sur le vieil arbre d'Occident, l'Orient est-il capable de faire pousser des floraisons rajeunies ?

Y a-t-il utilité à greffer un palmier sur un pommier ?

Il faut distinguer le domaine de l'intelligence du domaine de la sensibilité et de l'imagination.

Intellectuellement l'Occident n'a rien à apprendre de l'Orient, ni en matière politique, ni en matière scientifique, ni en matière juridique, ni en matière économique. Le fleuve de la civilisation coule de l'ouest à l'est et non de l'est à l'ouest. C'est bien vers le progrès que l'Orient a le sentiment d'aller quand il s'approprie — souvent encore avec de dangereuses maladresses de débutant — les résultats de nos recherches scientifiques, de nos expériences sociales et de nos évolutions politiques, les conquêtes de notre Droit et les méthodes organiques de notre enseignement. Aux yeux mêmes de l'Oriental, la notion du progrès est dans l'armature intellectuelle qu'il s'efforce de se donner à l'école de l'Occident, et qui est faite d'esprit d'initiative, d'esprit d'invention et d'esprit d'organisation.

Quant à la religion et à la philosophie, s'il est vrai que le Christianisme nous est venu d'Orient, c'est à l'air vivifiant de l'Occident qu'il est devenu une religion d'action qui a agi directement sur la réforme morale du monde et qui s'est incorporée — que nous l'ayons voulu ou non — à toutes nos formes d'activité et a opéré sur elles comme un permanent levain.

Que peut avoir à apprendre la philosophie de saint Thomas d'Aquin de cultes repliés sur eux-mêmes en une rêverie inopérante.

Et peut-on faire un parallèle entre l'apostolat rayonnant d'un missionnaire et le geste du derviche évoluant à vide dans un tournoiement exalté !

Mais si nos concepts de vie et de civilisation n'ont que faire des apports de l'Orient, notre devoir d'Occidental est de rectifier, vis-à-vis de l'Orient, nos points de vue contumiers, en nous rendant compte que la pénétration des idées occidentales y a introduit et développé progressivement le sens de la personnalité, tant dans l'ordre politique que dans l'ordre économique et qu'en conséquence aux méthodes anciennes de puissance doit succéder graduellement un régime de collaboration.

Ce rapprochement aura même d'heureuses suites dans le domaine de l'imagination et de la sensibilité où nous pouvons accueillir, sans péril et sans remords, les influences orientales à condition bien entendu de les doser et de les filtrer. Tout art ne peut que s'enrichir et se vivifier au contact de paysages autres, d'images autres, de sensations inédites. L'Art augmente en vigueur et en intensité par la découverte et par l'appropriation des affinités étrangères. Une part de la beauté de nos cathédrales et de la splendeur de nos vitraux fut rapportée de l'Orient par les Croisés, dans leurs bagages de vaincus. Et le théâtre classique, comme la poésie romantique sont redevables à l'exotisme d'un de leurs aspects les plus originaux. L'Oriental est un être d'imagination; l'Occidental est un être de raison. Contre le don de nos méthodes, nous pouvons accepter de l'Orient le don des rythmes et des images. Enrichissons-nous à son contact, mais ne lui permettons pas de nous détruire en notre essence d'Occidentaux.

Lorsque Chateaubriand partit pour son itinéraire de Paris à Jérusalem comme on lui demandait le but de ce voyage lointain, il répondit : « Chercher des beautés nouvelles ! ».

Notre Art contemporain aura grand profit à entreprendre à son

pour un itinéraire vers les « beautés nouvelles » de l'Orient, à condition qu'à l'exemple du grand René il garde jalousement, hors des atteintes délétères, le dépôt des traditions occidentales.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.  
Procureur général honoraire  
aux Juridictions internationales d'Egypte

## Le Centenaire de Mistral<sup>(1)</sup>

Il m'est bien doux de pouvoir associer la Belgique, son gouvernement, ses écrivains, ses artistes à l'hommage que la ville de Cannes rend aujourd'hui à un des plus purs et des plus nobles poètes en qui l'idéal latin se soit jamais incarné. Non seulement, toute l'harmonie éparsse en cette région incomparable où les grâces de la Nature expliquent et complètent un long héritage de beauté, mais encore tous les sentiments permanents dont résonne l'âme humaine : joies et douleurs de la vie, délicatesses et angoisses de l'amour, loix de l'honneur, de la famille, du travail, Frédéric Mistral a exprimé tout cela en des poèmes qui restent immortels.

Et c'est pourquoi, si son œuvre appartient avant tout à la Provence, elle est aussi le patrimoine de toutes les nations et de tous les temps.

Cette vieille langue provençale, fille du soleil, à la fois chantante et rude et qu'il a si bien assouplie sur l'enclume de son cœur, ne croyez pas qu'elle soit tout à fait une étrangère sous nos brumes du Nord. Sans trop d'exagération, Saint-René Taillandier a pu dire de cette langue qu'elle a donné l'essor à toutes les littératures d'Europe. Pour nous, nous n'avons pas oublié que ce fut une princesse lointaine venue du pays des troubadours et des « pays d'amour », Sybille d'Anjou, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, importa en nos provinces le goût du « gay sçavoir » dont naquirent des fleurs comme la délicieuse chantefable d'Aucassin et Nicolette. Notre poésie wallonne est une sœur de votre poésie provençale. Dans telle chanson de Nicolas Defrècheux semble vibrer un écho de Mireille. Et nos cramignons liégeois enchaînent leurs anneaux au rythme de vos farandoles.

Quant à notre poésie flamande, si sa richesse s'alimente aussi à d'autres trésors, comment ne serions-nous pas touchés de l'émouvante ressemblance entre votre Mistral et notre Guido Gezelle à qui Bruxelles s'apprête à élever une statue. L'un et l'autre ont pris et anobli la langue du peuple au milieu duquel ils vivaient. Ils ont aidé cette langue à exprimer ce qu'il y avait de meilleure en ce peuple. À vingt et un ans, le beau « fieû » de Maillane, « un soir par les semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient, en chantant, la charrue dans la raie, entama, gloire à Dieu, le premier chant de Mireille ».

Ainsi, le labour agreste a éveillé dans l'âme de notre grand poète West-Flandand des hymnes de la création qui rendent le même son de simplicité, de grandeur morale et de foi chrétienne.

Nous aimons en Mistral toute son œuvre. Nous aimons en lui toute sa vie pleine à la fois de mesure et de force, son attachement à ses origines, sa fidélité à la terre. Nous ne pouvons lui rendre hommage sans rendre hommage du même coup à ce peuple qu'il a retrempé dans ses traditions. Et j'ose achever ici cette strophe ailée de la comtesse de Noailles dont M. le ministre de Roumanie nous citait hier les deux premiers vers :

*Tu étincelles dans l'espace,  
Par tes airs de pâvre et de roi,  
Ton cœur enveloppe la race,  
Et ton pays descend de toi.*

Et n'est-ce point cette communion du poète et de sa race que Mistral a voulu lui-même nous faire saisir quand il a demandé qu'une seule épitaphe fût gravée sur son tombeau :

*Non nobis, Domine, non nobis, sed Provinciæ nostræ dà gloriam.*

Par lui, en lui, le monde comprend, aime et honore la Provence, toute la Provence.

La Provence de la Camargue et du Rhône, les collines bibliques du pays arlésien dont l'arome enivre les ermites et suscite les mirages, les vastes horizons de la Crau, « ni arbre, ni ombre, ni âme » et la Provence de la montagne et des jardins, celle des hommes forts et des belles filles aux yeux noirs, celle des cyprès et des mimosas, la guirlande de ce rivage d'enchantement où la mer étale ses flots qui chatoient entre les bois de pins et de citronniers. Par lui aussi, et en lui, le monde comprend, aime et honore davantage ce génie latin auquel cet héritier de Virgile et de Pétrarque avait le droit de jeter cette invocation :

*Allume ton flambeau  
A l'étincelle des étoiles.  
Tu as, dans le marbre et sur la toile  
Incarné la suprême beauté.  
Tu es la Patrie de l'art divin  
Et toute grâce vient de toi.  
Tu es la source de l'allégresse,  
Tu es l'éternelle jeunesse!*

Certes, il était bon que, sous les auspices du gouvernement même de la France, une manifestation comme celle-ci contribuât à affirmer l'éclat de ce flambeau sans lequel demain s'envelopperait, pour nous tous, des plus obscures menaces. Et certes, il était juste qu'une telle manifestation eût à la fois pour initiatrice et pour cadre cette radieuse cité de Cannes où, mieux que partout ailleurs, nous éprouvons le sentiment de n'avoir pas perdu tout à fait cette fameuse et fugitive « douceur de vivre ».

Autour de l'image du grand Mistral, resserrons nos rangs et raffermissons nos espoirs. Pour nous comme pour le poète des Iles d'Or, la fidélité au passé ne doit jamais être un germe de mort, mais toujours une source de vie.

Est-il philosophie plus saine et plus claire que celle qu'il nous dispense dans un de ses saluts lyriques, *la Brassado*.

« Conservons du passé les grandes fondations. Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut,  
» Maintenons l'œil ouvert autant que la mémoire;  
» Vers le libre avenir, clarté qui toujours croît,  
» Cheminons confiants, sans peur et sans ressaut. »

Ce sage et vaillant optimisme, a-t-on remarqué déjà à quel point il rejoint l'enseignement d'une autre grande œuvre poétique, surgie celle-là sur la rive nord américaine, et où s'est traduit le meilleur de l'âme anglo-saxonne?

Dans son *Psalm of life*, Longfellow a chanté lui aussi la foi dans la vie qui prend appui sur la tradition et y trouve un ressort quotidien pour l'action et le progrès.

Que cette leçon encerle notre globe comme une solide armature, et qu'elle défende notre civilisation commune contre les forces de désagrégation qui sourdement la rongent. C'est en méditant la leçon de Mistral, mieux encore, c'est en la pratiquant que nous pourrions affronter les jours et les tâches qui viennent sans illusion, ni sans forfanterie, mais avec une énergie sereine et une indéfectible espérance!

HENRI CARTON DE WIART,  
Ministre d'Etat

(1) Discours prononcé à Cannes, le dimanche 6 avril 1930, à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Frédéric Mistral, né en 1830.

Pour le Centenaire de Mistral

## Les fêtes latines de Cannes

Au fur et à mesure que s'avance l'année mistralienne, les fêtes et solennités revêtent plus d'ampleur et de signification. Elles dépassent le cadre local et franchissent les frontières de la France pour atteindre l'hommage universel des peuples issus de la tradition latine. Aussi les récentes manifestations de Cannes dépendent non plus de la côte d'Azur, mais d'un très vaste horizon : le train spécial qui de Paris amenait les quatre sous-secrétaires d'Etat qui devaient présider aux discours et à l'inauguration du monument, — était un véritable hôtel diplomatique. M. le comte Carton de Wiart, représentant la Belgique, voisinait avec le ministre du Pérou et celui du Chili. A Cannes, nous trouvions sur le quai de la gare le ministre de Roumanie, celui du Portugal, M. le maire de Barcelone et le consul général d'Italie à Nice, qui se joignirent au brillant cortège. Tous les Etats de l'Amérique latine étaient là et ce fut sous un arc de triomphe fleuri que nous nous dirigeâmes vers la ville parmi les acclamations d'une foule juchée sur les chevaux, sur les mulets, suspendue aux fenêtres, vêtue de costumes originaux de Provence, authentiques, savamment reconstitués. Les tambourinaires font entendre le rythme grêle mais bien martelé de leurs fifres et de leurs longs tambours si légers sous la caresse des baguettes; tandis que les gardians à cheval ne cessent de tirer des coups de mousquetons. Partout des rayons de soleil, des yeux éclatants, la joie sans mélange et la musique. Cette entrée de la latinité au sein de la ville de Cannes vêtue selon les vœux du Poète, marquera une belle heure dans le souvenir de tous.

Les banquets : on trouvera peut-être qu'il y en a eu un peu trop. Mais ce n'est guère qu'à table que se font les bonnes rencontres, que les sentiments se communiquent plus librement, que s'échangent les réflexions qui iront ensuite s'essaimant çà et là dans des pays très éloignés les uns des autres. Et s'il fallait justifier en quelque sorte mystiquement la communion des cœurs et des pensées qui se réalise autour d'une nappe bien servie, qu'il nous soit permis de rappeler que c'est à l'issue d'agapes fraternelles que le Christ a institué le sacrement de sa divine charité. Par une mystérieuse disposition de la Providence, la joie légitime que prend le corps fait accéder l'esprit à plus de raffinement. C'est donc au cours de ces réunions que nous pûmes entendre la voix des pays latins. Celle de M. le comte Carton de Wiart fut remarquable. Avec une rare perspicacité, il sut indiquer la leçon universelle de Mistral, le culte de la grande patrie né de la fidélité qu'on garde aux traditions vivantes de la petite... Tout à l'heure un ministre français d'origine bretonne montrait le poète provençal applaudissant le régionalisme breton. A son tour, le représentant de la Belgique, rappelait que bientôt Bruges commémorera un grand poète flamand qui sut aimer sa petite patrie et ses gloires sans renier l'idéal commun de la patrie belge. Ainsi chacun à son tour est venu proclamer sa solidarité avec l'œuvre de profonde sagesse du poète de Maillane.

Les Parisiens écoutaient ébahis! Le ministre de Roumanie s'écriait : « C'est le poète de France qui est allé le plus loin hors de vos frontières. Il a fait frémir la latinité ». Et nous regardions vers les ministres d'Haïti, de Panama et du Chili. Pouvait-on, en effet, aller plus loin? Malgré les difficultés de la Conférence de Londres, le consul général d'Italie lève son verre « à la prospérité de la France et à la gloire de Mistral ». Les Parisiens décidément sont un peu agacés! Il fut donc si grand que cela, ce paysan qui écrivait en patois! Car il faut avoir le courage de le reconnaître, Paris est la dernière ville de culture latine à admettre sincèrement Mistral. Elle ne parvient pas à le comprendre et sa grande presse fait tout pour le lui laisser ignorer. Les journaux sont muets sur les témoignages mistraliens ou alors ils se contentent de comptes rendus dont la banalité fait songer au récit des exhibitions des chars de mi-carême. Je ne sais quel Provençal a dit ce mot cruel : « Mistral aura sa statue en Patagonie que Paris se demandera encore si Mistral était bien Français! » Répétons-le à la décharge des Parisiens, leur presse est la grande coupable : elle ne peut admettre qu'on écrive en provençal!

Et pourtant quelle fierté bien française nous avons éprouvée lorsque, réunis sous les pins face à la mer, se dévoila le monument du Poète devant les représentants de plus de vingt nations latines!

Le beau discours de M. Carton de Wiart résuma la pensée commune : Mistral était bien un fils de notre sol et si son œuvre est revendiquée par tous les Latins, c'est qu'elle a puisé sa force au don d'universalité propre au génie français. Devant cette figure du Poète reproduite dans la pierre aux tons dorés, à l'époque de sa radieuse jeunesse, nous repassons sa carrière depuis le serment provençal de sa vingtième année jusqu'à sa mort de patriarche au cri d'affectueux appel vers les saintes Maries. Nous vivons une minute unique car les témoins de sa vie sont devant nous : voici M<sup>me</sup> Mistral que ses soixante-quinze ans conservent encore vaillante et fidèle gardienne de la grande mémoire; — voici la servante du Poète, Marie, bavarde et cultivée, dont l'exubérance cache une émotion orgueilleuse pour son cher Maître; — voici la reine du Félibrige, modeste et douce; — voici le sculpteur Tuby qui connut le Poète et qui fait généreusement don de son œuvre à la ville de Cannes; — voici le doux poète Emile Ripert, successeur de Mistral à l'Académie de Marseille, et qui raconte à Marie des histoires dans le meilleur accent d'Arles. Ils sont tous là, ceux qui l'ont connu, qui ont pénétré sa puissante personnalité et qui continuent son œuvre.

Nous avons bien remarqué l'heureux effort de leur piété, la veille au Théâtre municipal dans une représentation de *Mireille*. L'œuvre musicale de Gounod demeure infiniment au-dessous du poème. La vieille Marie elle-même le disait à haute voix : c'est de la Provence pour amateurs parisiens. Cependant elle nous donna une émotion vraie. Au pupitre, M. Reynaldo Hahn dirigeait avec fougue, et malgré les défauts de certains acteurs, l'attitude et le jeu des chœurs emporta tous les suffrages par une interprétation sincère. Ces chœurs, qui sont la honte de l'opéra-comique français par leur détachement de l'ensemble et leur jeu indifférent, triomphèrent ici : leur âme participait au drame car eux-mêmes, membres de l'Académie musicale de Provence, hommes et femmes, se sentaient solidaires des tranes de Mireille. Heureuse province qui peut parler si généreusement, si profondément à nos cœurs. Et c'est là encore un bienfait mistralien que cette lente mais glorieuse renaissance des provinces françaises.

Avant de clore ces lignes, il me faut encore évoquer une messe provençale célébrée pour le repos éternel du poète dans une église du vieux Cannes, au Suquet. Cérémonie toute intime bien que l'assistance débordait de partout. M<sup>me</sup> Mistral, entourée de ses fidèles amis, était également là. L'abbé mitré du célèbre monastère de Saint-Honorat de Lérins officiait, les tambourinaires chantaient la *Coupo Santo*, et un vaillant curé des environs fit en provençal l'oraison funèbre, un véritable panégyrique, du restaurateur de la Provence. Les gardians faisaient feu de leur mousquet. L'Eglise montrait, une fois de plus, sa sollicitude pour les mouvements nationaux tant qu'ils sont légitimes et animés d'un souffle généreux et pur.

Voilà quelques-uns des enseignements des fêtes de Cannes. Il m'a semblé utile de les mettre en relief et de faire participer nos amis belges à cette manifestation qui fut, malgré bien des divertissements, un hommage à l'esprit et un motif de joie universelle pour les peuples latins.

PHILIPPE DE ZARA

## Georges Rency à l'Académie

En remplacement de M. Albert Giraud, l'Académie royale de langue et de littérature françaises vient d'élire M. Georges Rency chroniqueur littéraire à l'*Indépendance belge*. Honneur mérité par une carrière déjà longue vouée au culte des belles-lettres.

Poète, romancier et auteur dramatique, M. Rency est avant tout un critique. C'est en cette qualité que sa maîtrise s'est le plus affirmée. Ses chroniques hebdomadaires témoignent d'un travail assidu et consciencieux. Evidemment, ce critique s'astreint : lire les ouvrages qu'il apprécie (éloge qui n'est pas banal!), et cela devient vite une corvée, quand il faut, chaque semaine, avec un

régularité sans vacances, dévorer quatre ou cinq bouquins, pas toujours digestifs, et qu'on ne se donnerait pas le plaisir d'avaler, si le devoir d'état ne l'exigeait.

Sans compter que, pour exercer ce métier avec indépendance (sans jeu de mots), il faut se barder la poitrine de l'*aes triplex* d'Horace, pour résister aux flèches courroucées des auteurs dont on a dit trop de mal ou trop peu de bien, ou — chose peut-être plus difficile — pour échapper à la triple influence d'une fascinante publicité, des hommages insinuants des écrivains et des recommandations pressantes de leurs amis.

A ce propos, l'élection d'un critique à l'Académie est plus souhaitable pour les académiciens que pour le candidat. Ce dernier y perdra bien un peu de sa liberté; il n'est pas d'usage, dans cette société polie, dans ce salon où l'admiration réciproque est obligatoire, de se dire entre collègues ses quatre vérités. Dorénavant, quand M. Rency appréciera une plume académicienne, nous devons tenir compte de ce nouveau facteur prédisposant à la bienveillance.

Souhaitons que l'Académie, consécration de sa carrière, n'en devienne pas le terme; qu'il n'imité pas les élus qui font encore de la parade littéraire, des discours académiques, pleins de finesses et de mots d'esprit, mais qui ne combattent plus, ne se compromettent plus dans la mêlée des polémiques. Le respect de leur dignité les oblige aux accommodements avec des collègues dont ils ne partagent pas les idées et, même en dehors de l'Académie, il ne leur convient pas de se colleter avec le *vulgum pecus* de la littérature. Ils sont les retraités, j'allais dire les invalides de la littérature. En franchissant le seuil de leur palais, ils entrent dans l'histoire, aux applaudissements de la patrie reconnaissante; mais désormais, ils n'en feront plus, de l'histoire, et se contenteront de vivre de leur gloire stabilisée dans les souvenirs du passé.

L'impression générale — il faut l'avouer — est que notre *Académie royale de langue et de littérature françaises* (ô complication des titres officiels! rares sont les Belges capables de réciter d'une haleine cette « raison sociale ») ressemble un peu au château de la belle-au-bois-dormant. Je ne sais trop ce qu'on y fait, en dehors des rares séances d'apparat, et le public n'a pas l'air d'attendre grand chose de son activité; il ne lui prête qu'une attention distraite et ignore, avec une touchante unanimité, qui en fait partie.

Peut-être l'institution est-elle trop jeune encore; à ceux qui l'ont vue naître, elle n'a pu imposer son prestige; ils y ont vu une pastiche assez maigre de l'Académie française. Après deux ou trois générations, elle aura sans doute une réputation plus assise; les services qu'elle rendra aux lettres lui vaudront la reconnaissance des bons patriotes et garantiront son avenir. Laissons-la croître, cette enfant chérie des Muses!

En attendant, c'est de M. Rency que nous avons à parler. Il est heureux pour lui qu'il n'ait pas réédité tous ses premiers livres et que son roman *Madeleine*, ce péché de jeunesse, fruit d'un enthousiasme trop poussé pour le naturalisme battant alors son plein, soit bel et bien épuisé et même... enterré. *Requiescat in pace*. Nous n'aurions même pas rappelé ce livre brutalement licencieux, si, à l'occasion de son entrée à l'Académie, les journaux ne le citaient à l'actif de l'élu, comme s'il constituait un titre à l'admission, supposition peu flatteuse pour les électeurs.

Bien qu'il n'ait jamais complètement renié le naturalisme de sa jeunesse, M. Rency, devenu critique, a heureusement évolué vers les principes classiques, surtout ces dernières années, dans ses chroniques non réunies en volumes. A nous en tenir aux deux, recueils d'articles, *Physionomies littéraires* et *Propos de littérature*, parus en 1907 et 1912, nous ne serons pas sûrs d'avoir la pensée actuelle de M. Rency. S'il a toujours été, comme il l'affirme,

parfaitement sincère dans ses jugements, il ne s'est pas engagé à rester conforme à lui-même.

Ses *Propos de littérature* se lancent dans un éloge naïvement dithyrambique de Zola, de l'homme et de l'écrivain. « Zola ne m'a jamais déplu », dit-il. « J'ai lu ses Rougon-Macquart tout d'une traite, quand j'avais vingt ans, et je suis sorti de cette lecture conquis pour toujours. Depuis, il ne se passe pas d'année que je ne reprenne quelques-uns des grands chapitres de cette formidable épopée; et si je ne retrouve pas pour chacun l'intensité de mon premier enthousiasme, du moins je n'en relis aucun sans un profond sentiment d'admiration ». (P. 136.)

Aussi, M. Rency, qui pense, ou pensait alors, que « l'idéal de l'art est de se rapprocher le plus possible de la réalité » (faux principe; l'art, fondé sur la réalité, est toujours un choix dans la réalité) en conclut que « l'œuvre de Zola est, de toutes les grandes œuvres littéraires, celle où cet idéal se voit le mieux réalisé ». Conclusion peu logique, car Zola, en éliminant systématiquement de la réalité tout ce qu'elle contient de beau et de bien, la déforme autant que les idéalistes, mais en sens inverse.

Bien mieux, M. Rency loue Zola de n'avoir pas expulsé de ses livres les gros mots et les ordures : « Il ne l'a pas fait, parce que ce « stercoraire » avait une haute idée de la dignité de l'artiste » (!). Suit alors une page dans le style des banquets où l'on célébrait Camille Lemonnier : « Il croyait (Zola) — et tous les vrais artistes croient comme lui — que le devoir imprescriptible d'un écrivain est de se réaliser dans la sincérité intégrale de sa nature, sans tenir compte de la morale courante ou du goût en faveur au moment où il écrit... Ce qu'il nous faut, ce sont des mâles, des puissants, des audacieux, des « oseurs »; des gens qui cassent les vitres et qui crient fort, qui proclament : Me voici tel que je suis, ruisselant de boue si cela me plaît », etc. Oui, c'est ainsi qu'on parlait vers 1895, et que M. Rency écrivait encore en 1912, à trente-sept ans. Faut-il s'étonner du seul reproche qu'il adressait à Zola : « d'avoir voulu trop moraliser »?

Onze ans plus tard, dans l'*Indépendance* du 24 mars 1923, il adhère avec conviction à la thèse, soutenue par M. Martino dans le *Naturalisme français*, que le « document humain », selon la formule de Zola, est dénué de toute valeur scientifique. Il constate, sans trop d'étonnement, que toute la doctrine naturaliste s'est écroulée. Ne survivent, des Rougon-Macquart, que les morceaux où le grand romancier, négligeant ses partis pris d'école, se laisse aller à sa nature de peintre visionnaire...

« *Quantum mutatus ab illo!* » dirons-nous, et nous ferons honneur à M. Rency de son courage à reconnaître son erreur : « Qu'on m'accuse de brûler ce que j'ai adoré, peu m'importe. Il me suffit de savoir que j'ai toujours été honnête vis-à-vis de moi-même et de mes lecteurs, et que je n'ai jamais rien écrit que — à tort ou à raison — je ne tinsse pour vrai ». Non, il n'a pas été trompeur. Mais si la sincérité du critique est indispensable, elle est inutile ou même nuisible si elle s'accompagne d'erreur, et nous préférons un juge qui, du premier coup, découvre la vérité et n'aura pas besoin de se rétracter.

Or, c'est tout un volume de ces *Rétractations* que nous souhaiterions voir paraître. Sans doute, il nous arrive souvent, et de plus en plus fréquemment, d'être d'accord avec M. Rency, et nous y goûtons une jouissance d'autant plus profonde que son style ferme et dru est le revêtement naturel d'une pensée claire et loyale. Mais souvent aussi, nous nous butons à des idées qui, pour employer un euphémisme, manquent de mise au point.

Quand, au début de ses *Propos*, il s'acharne sur Racine, dont il attaque la vie privée, après avoir trouvé « mauvais de s'employer à mettre en lumière les défauts ou les vices d'un grand homme », cette démolition nous paraît énerver l'indignation qu'il manifesterait, à la fin du volume, contre le dénigrement systématique de

Chateaubriand par Jules Lemaitre. Mais soit. Admire-t-il du moins le génie de Racine? Pas absolument. Il lui dénie son plus beau titre de gloire, d'avoir créé des caractères. La psychologie de Racine est superficielle : « On ne songera jamais à aller chercher là la traduction des grands mouvements de l'âme humaine ». Et ceci, qui est tout aussi singulier : Racine est trop éternel « pour avoir conservé si peu que ce soit d'actualité ». Non, nous ne sommes pas d'accord!

A propos de Victor Hugo, il dira que la littérature classique du XVII<sup>e</sup> siècle est « un accident dans la littérature française, un arrêt, une brisure, une solution de continuité », et il n'est pas « sûr que ce soit une grande époque française ». Le romantisme, au contraire, « c'est l'esprit français qui rentre dans sa voie normale ». Car « la littérature française est essentiellement et d'instinct une littérature d'opposition ». Des assertions de ce genre mériteraient d'être plus longuement et plus sûrement prouvées.

On le voit : les idées de M. Rency sont personnelles et indépendantes. Il a un joli dédain pour les critiques qui jugent la littérature d'après leurs opinions religieuses ou politiques. Le critique, d'après lui, « doit être affranchi, autant que possible, des liens de toute confession religieuse déterminée », et il n'a pas l'air de se douter que le critique qui prend position contre la religion n'est pas en meilleure posture. Malgré ses louables efforts, est-il sûr de ne jamais se laisser influencer, à son insu, par ses opinions anticléricales? En trop de circonstances, ses sympathies et ses antipathies sont, comme par hasard, en synchronisme avec ses sentiments opposés au catholicisme.

Je regrette d'autant plus de le constater que M. Rency s'est toujours montré d'une bienveillante générosité pour mes modestes productions. Mais il sera le premier à comprendre que la reconnaissance que je lui dois ne peut aller jusqu'au sacrifice de mon indépendance de jugement. Il me permettra de le contredire une fois de plus en affirmant que les convictions religieuses, loin d'être une infériorité pour le critique, sont une garantie de liberté. Plus le critique catholique s'attachera aux principes, moins il fera acception des personnes. Sa religion même l'oblige à la plus stricte loyauté et — à moins qu'il ne confonde naïvement le dogme et l'art — c'est encore chez lui qu'on trouvera le moins de préjugés d'école, parce que, ne cherchant que le vrai et que le beau, les écoles lui sont indifférentes. L'attitude de l'Eglise catholique, vis-à-vis de toutes les formes d'art qui se sont succédé au cours des siècles et dont elle s'est tour à tour servie pour l'expression d'un même idéal religieux, prouve au moins une chose, qu'on ne peut accuser le catholicisme comme tel de manquer de compréhension ou de s'inféoder avec étroitesse d'esprit à une forme d'art déterminée.

Quoi qu'il ait prétendu parfois, M. Rency a des principes littéraires et des principes de morale. C'est même là ce qui donne à sa critique sa valeur et sa force percutante. Mais, par le fait même, le voilà dépendant d'une doctrine. Lui dénierait-on le droit de juger, parce qu'il juge d'après un code de lois? Ce serait aboutir à l'anarchie intellectuelle, c'est-à-dire à la suppression de toute critique.

Nous voyons trop aujourd'hui, dans une certaine littérature, qui prétend s'affranchir des lois les plus élémentaires du langage, à quel charabia aboutit cette indépendance de toute règle, pour ne pas nous réjouir de voir un Georges Rency se « libérer » de ses préjugés de jeunesse et prendre la défense de la grande et belle culture traditionnelle. J'aime à croire que c'est ce service-là que l'Académie a voulu reconnaître en lui.

PAUL HALFLANTS.

## Maurits Sabbe

Pour pénétrer l'âme d'un peuple, la connaissance de sa langue est absolument indispensable. Cette nécessité a ses conséquences aussi bien littéraires que sociales.

Je me représente en effet parfaitement que le livre le plus lu de Georges Rodenbach, *Bruges-la-Morte* — qui n'est pas pour cela son meilleur livre; le *Carillonneur* serait plutôt son chef-d'œuvre — aurait un tout autre aspect, si l'écrivain avait connu notre langue.

Tout ce qui, à Bruges, vit, et aussi survit du vieux passé, lui a, sinon totalement, du moins pour une bonne part, échappé. Bruges n'a été finalement pour lui que le décor figé, dans le cadre duquel il a fait mouvoir les doublures de sa propre personnalité sensible et mélancolique. Un décor, sans doute, qui témoigne d'excellents dons de peintre, et qui promet d'être apprécié aussi longtemps que Bruges même. Ainsi, dans l'œuvre littéraire de Georges Rodenbach, la Bruges morte seule continue à... vivre. La vivante doit être cherchée ailleurs que dans un art qui, de plus en plus, a vécu de convention et de « maniérisme ».

Cette Bruges vivante, ensoleillée, calme et intime, c'est Maurits Sabbe qui l'a dépeinte.

La Bruges « morte » est en effet un mythe. Sans doute ne connaît-elle plus l'encombrement du moyen âge, mais on ne pourrait guère la prétendre ou plus morte ou plus bruyante que d'autres villes flamandes.

Chaque ville a son âme et sa couleur. Cette âme brugeoise — personne ne l'a observée avec autant d'amour que Sabbe; personne n'a rendu avec autant de précision sa couleur spécifique.

Il est un enfant de Bruges (Rodenbach a plus d'une fois prétendu l'être, lui qui, né à Tournai, n'a jamais eu sa demeure fixée à Bruges). Sabbe y a vécu ses années d'enfance et de jeunesse. On connaît son père Julius, dont le nom a sa signification pour Bruges et pour la Flandre.

Brugeois émigré, Maurits Sabbe est resté Brugeois. Pour nous en convaincre, il n'était pas nécessaire qu'il le reconnût lui-même sur un pieux médaillon consacré à Alfred van Neste, peintre de la vieille Bruges, où il dit ceci :

« Brugeois émigrés, nous restons tous deux rattachés par toutes les fibres de notre cœur à notre ville maternelle, et lorsque nous laissons libre cours à nos souvenirs ou à notre fantaisie, alors c'est toujours, immuablement, chez toi comme chez moi, Bruges qui revient, Bruges *und kein Ende!*

Oh! sans craindre d'éveiller sur tes lèvres un sourire sceptique, j'ose te demander si toi aussi tu ne penses pas réellement que la vieille et merveilleuse ville nous tient pour toujours, nous ses enfants, prisonniers dans les liens d'un amour, qui devient plus grand et plus profond à mesure que le temps et la distance nous éloignent d'elle. Tu sens aussi, n'est-ce pas, que l'amour d'un Brugeois pour sa Bruges est de ces grandes amours, qui naissent pour la vie et que les distances n'effacent pas, mais purifient et exaltent.

Témoignage superflu, mais par lui-même compréhensible, d'un amour qui, de fait, survit sublimisé dans l'œuvre littéraire de ce Brugeois devenu un *Sinjoor* de Malines.

Amour qui, très tôt, éprouve le besoin de se déclarer. La première esquisse, sous forme de livre, est l'œuvre d'un jeune homme de vingt ans. Nulle trace de l'habituelle inexpérience d'un débutant; mais bien la fraîcheur, la spontanéité, l'immédiate prise de possession. Cette *Cieltjie de Aan 't Minnewater* (1898) est en effet — pour employer une expression toute neuve! — « une perle de la plus belle eau ». Je vois clairement d'où cette métaphore originale me saute à l'esprit. Ne lisais-je pas ici que *Cieltjie*, descendue du petit escalier en pierre de sable pour puiser de l'eau, voit sa propre frimousse reflétée dans l'eau : *een poezelig gezichtje, met een paar deugnietjes van oogjes, levendig reine hartespiegels*, alias donc une perle, ou plutôt une paire de perles de... (voir plus haut; la discrétion est de mise pour les figures neuves; l'usure est en l'occurrence strictement prohibée!)

Tandis que *Cieltjie* s'arrête un instant à rêver à l'ombre d'un sureau odoriférant, des cailloux, s'abattent devant elle dans l'eau, à courtes détonations! Qui donc fait cela? Dois-tu le demander, *Cieltjie*? Qui, si ce n'est ton... Frans? Comment te fâcherais-tu, même lorsqu'il est assez méchant pour te demander une... « baise »

(een totjie) ! Et cependant tu oses lui refuser, à quoi le bon garçon de rétorquer, en son savoureux brugeois : « 't Is wal... mo' je krijgt er gij toch eentje van mien »...

Ici, sur les marches usées du petit escalier au bord du canal séculaire de Bruges... un regard sur la toujours jeune Bruges ! Allons, reprise du vieux refrain, sifflé par d'autres merles, et vous prenant chaque fois au cœur ! Dans la vie, et par conséquent dans la littérature, l'amour joue le premier violon (encore une trouvaille !), mais combien varié, ce jeu ! Depuis le léger et joyeux jusqu'au sombre et tragique, que de nuances ! Depuis le tourment morbide et torturant de Hugues Viane dans *Bruges-la-Morte* jusqu'au rire franc et sain de *Cieltjie* de Sabbe, que de bigarrures !

Dans cette *Cieltjie* se trouve déjà tout le Sabbe de l'avenir avec ses dons caractéristiques.

La Bruges de pierre revit dans son œuvre sous le pétilement de son lumineux regard sur la vie. Par là aussi il continue la tradition flamande — les Flamands, essentiellement, ne sont pas des observateurs moroses ! — et de plus, sa manière d'écrire est en étroite correspondance avec elle. C'est une plante germée, de son propre terroir, nourrie de la saine sève d'une solide nature flamande. Elle n'exclut pas délibérément l'idylle, bien qu'elle accorde aussi une place au drame, de préférence au drame qui... se termine dans la joie.

Dans *Cieltjie*, le ciel n'est pas toujours également azuré ; un nuage noir le traverse parfois... mais le soleil en triomphe.

Parmi les *Vlaamsche Menschen* de Sabbe (titre d'un de ses recueils d'histoires), on rencontre bien un Fons Bariseele, dont la mort est tragique ; une Flavie, une Pélagie, petites femmes d'humeur habituellement revêche ; un jeune seigneur Adhémar d'Anastro et un Horace Quatremeire, en réalité deux viveurs, et quelques autres encore que, dans la vie quotidienne, on tiendrait plutôt à distance. Mais il y a là aussi — et ces personnages sympathiques obtiennent aisément la majorité ! — la... susdite *Cieltjie*, et *Bietjie*, *Jozijnken*, *Bethjie*, *Mietje* et (car les hommes non plus ne manquent pas à l'appel) *Free* (aussi bien... son oncle), *Casteels*, l'éclusier, le docteur *Mabeseone*, le curé de *Schardijcke*, et *last* (bien qu'il y en ait encore d'autres) *not least* *Codebiers* ! *Cieltjie* (und kein Ende... murmure sans doute un lecteur ?) est un léger avant-goût de la plus magnifique idylle de Sabbe — une des plus belles du trésor de notre langue — *Een Mei van Vroomheid* (1903).

Nous voici donc au beau mois de mai — ô joie ! — et le jeune *Free*, l'organiste de Notre-Dame, aime sa gentille voisine *Bethjie* ; personne ne le sait, pas même... *Bethjie*. Ce mariage plairait au plus haut degré à l'oncle de *Free* et à la mère de *Bethjie*. Tous les deux, à part soi, se sont souvent creusé la tête à ce sujet ; se rencontrent-ils, tantôt l'un tantôt l'autre fait le compte de son petit avoir et se plaint ensuite de la dureté des temps... La femme *Lowijckx* sondera sa fille, et apprend tout de suite que celle-ci veut devenir une « masœurke ». Cela occasionne, naturellement, une algarade d'importance. *Bethjie* crie sa détresse à... *Free*. Ciel, quel coup ! Qu'il aime la jeune fille d'un profond amour, il n'en veut rien laisser paraître. Il l'aidera à vaincre la résistance de femme *Lowijckx*. *Summa summarum* : *Bethjie* entre au couvent, mais puisque toute idylle — qui se respecte — doit aboutir à un mariage, l'oncle de *Free* épouse la mère de *Bethjie* !

Une jolie pièce de cette fine dentelle, si réputée, de Bruges ! Rêve tendre et virginal dans le petit quartier ensoleillé du *Gruthuze*, rêve entremêlé du savoureux et humoristique babil de ces deux fins matois de vieillards. Amour candide à côté des calculs les plus réfléchis. La vie qui poursuit son cours. Parfaitement typique !

Un autre type bien caractérisé — le maître-type de Sabbe ! — c'est *De Filosoof van 't Sashuis* (1907).

Ce jeune compagnon-là, son ami *Casteels* veut absolument le voir marié ; il lui procurera un excellent parti. Mais l'éclusier, lui, n'est pas pressé ; il est trop prudent pour s'engager à la légère ; les bons offices de *Casteels* échoient à deux reprises ; l'éclusier a mieux que cela en vue. La propre fille de *Casteels* n'est-elle pas là ? Et le petit roman se termine comme suit :

« — Je ziet hoe moeilijk dat 't is om 'n goe vrouwe te vienden, he ?

— Moelijk, moeilijk ! Vo joen, ja ! Der en zijn der geene vo joen te vienden...

— En toch, *Casteels*, is 't er eene gevoenden ! sprak de *Sasmeester* terwijl hij 't schuchtere, vreesachtige *Mietje* bij de hand voor haar vader leidde. }

— *Casteels* ! 'k vrage je d'hand van 'jen dochter.

— *Geen flauwe farssen, ost-je blijft, Sasmeester ! was het eerst woord van den ontstemden vader, die in zijn vrienden gezegde niet dan een graf wilde zien. Doch Casteels moest er wel aan gelooven en de Sasmeester wist hem al gauw over te halen.*

*Na Casteels' en Mietje's vertrek zeide de Sasmeester al tot zijn papegaai, die zijn nachtrust niet scheen te vinden :*

— *Ja, ja, mannetje, der got hier e geestig bazinnetje in huus kommen. Wat zeg je dorvan ? »*

Tête froide et cœur chaud, ce gaillard d'éclusier ; un vrai philosophe, tout pratique ; un type extrêmement sympathique de saine raison. Par là-même, il occupe dans la vie un niveau un peu plus élevé que la plupart des petits bourgeois de son entourage ; de là, son observation plus profonde des hommes et des choses, et aussi son amusant humour.

Sabbe a magistralement dépeint ce maître-éclusier ; notre littérature s'en est enrichie d'un type de plus, type essentiellement flamand, avec, autour, l'atmosphère d'une ville calme et de simples petites gens.

Qui a lu ce livre de Sabbe — son plus caractéristique, sinon son meilleur — ne manque pas, chaque fois qu'il débarque à Bruges, de faire sa promenade autour du *Minnewater* ; il veut voir si toujours chez l'éclusier « *aan alle vensters, onder en boven, bakken, potten en korven staan en hangen, alle vol met bloemplanten, die langs de ramen tierig hun trossen en kelken verheffen, of langs den muir in grillige ranken ahangen* ».

S'il osait, il frapperait à la porte ! Signe évident, que nous avons affaire ici à un livre vivant. Un livre qu'on relit avec plaisir — c'est aussi le cas de *Een Mei van Vroomheid* — et qui a donc toute chance d'être apprécié aussi longtemps qu'il y aura des lecteurs flamands !

Ce précieux *Filosoof van 't Sashuis* fut suivi, encore la même année (1907), d'un recueil d'esquisses déjà cité, les *Vlaamsche Menschen*. Admettrait-on comme règle générale de la littérature, qu'on apprend à mieux connaître l'âme d'un écrivain par une œuvre courte que par une longue ? Mieux par une nouvelle que par un roman ? Il n'est pas besoin de démontrer que l'homme caché dans un auteur se laisse plus facilement approcher, quand il se meut dans un seul plan (par définition, la nouvelle n'en a qu'un) que quand il évolue par les plans divers qui constituent le roman. (À côté de ce facteur espace, on pourrait aussi prendre en considération le facteur temps.)

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, dans ses nouvelles, je me sens plus rapproché de Sabbe que dans ses romans. Et jamais aussi proche, que quand il s'arrête à une âme... d'enfant. Là, il reste penché sur sa propre âme. Un artiste, en effet, reste, à travers la vie, l'enfant qu'il a été.

Je songe ici au petit *Walter*, de *Vurige Tongen*, l'enfant tranquille et rêveur, qui vit dans les splendeurs de son monde imaginaire et ne veut abandonner aucune de ses chères illusions ; je songe au jeune professeur flamand, qui commence sa carrière en Wallonie avec, dans l'âme, « cette tristesse et ce sentiment d'un exil fatal loin d'un entourage affectueux », et là, tout à coup, à l'audition d'une symphonie, se trouve ramené à la maison lointaine, auprès de sa mère, à « l'invisible grappe d'enfants... autour de la table maternelle ! Et la douce musique résonne, encourageante et réconfortante, aux oreilles de ce grand garçon sentimental.

Ainsi résonne aussi la musique intime de la phrase de Sabbe ; il serait malaisé de donner une plus juste caractéristique de son art. Il n'est pas mort dans l'écrivain, le petit *Walter*, le doux gamin rêveur, qui, quoi qu'il arrive, trouve la vie belle et bonne.

De ce généreux optimisme est né aussi le fin humour de Sabbe. Pas d'humour sans soleil ; car, si l'humour est à la fois rire et larmes, il est en tout cas le sourire, qui essuie la larme perlant au coin des yeux.

Dans *De Nood der Bariseele's* aussi (1912) — un roman de trois cents pages, en deux parties — ce sont de nouveau deux âmes d'enfants qui font le charme merveilleux de ce livre : *Mondje* et *Bietje*.

La vie n'est pas très joyeuse chez les *Bariseele*, surtout pour *Monne*. Mais que le père gronde, que l'ainé, *Jan-Baptiste*, persécute son frère, — *Monne* continue à vivre dans la consolante bénédiction de sa mère défunte. Un petit garçon timide, replié sur lui-même, qui ne connaît le bonheur et la joie qu'auprès de ses lapins

et de ses fleurs. Un tranquille petit rêveur, dont la plus grande jouissance était « d'aller aux remparts s'asseoir un peu au bon soleil sur un des murs du moulin ». Voyez donc :

« Rustigjes ging hij dan een plekje uitkiezen op de smaragden helling naar den kant der stad toe en zette zich daar dan bescheidenlijk neer met grage oogen turend naar het bonte buitelspel van dakvlakken en gevels en torenspitsen in het blijde licht, dat uit den zuiveren hemel neertintelde.

Zoo zat hij daar weer eens op een zonnellen zomerdag. 't Gierspel en 't wild gedraaf der andere jongens in zijn nabijheid hoorde hij niet eens. Hij werd geboeid door de groote stad, die hij zoo uit de hoogte beheerschte. Hij zag in de dichtbijge tuinen de menschen klein als poppetjes. Hij zag ze werken met de spade, die eventjes opblonk als een lichttonkje, kruien met een krieppende kar; heel kleine, witblauwe wolkjes uit hun pijp oppafferen... Hij zag nonnetjes met witte vleugelkappen limen spoulen in de gracht... Verderop edde hij de torens der kapellen en kerken en bedacht hun namen. Hier stond de Jerusalemkoezel met zijn zuilengangen en zijn grooten gouden wereldbol heel omhoog. Ginder spitste de Sint-Annatoren de lucht in. Sint-Gillis, Sint-Walburga, Sint-Magdalena, Sint-Jacob stonden daar allen met hun vertrouwd plechtig uitzicht en over allen waakten als reuzen de Lieve Vrouwe-, de Salvator- en de Halletoren. En tusschenin doken nog een menigte grillige kleine torentjes van kloosters en oude gildenhuisen op, die Mondje niet thuiswijzen kon en die hem juist daarom zoo bijzonder aantrokken. Hij weelde rondom die torentjes allerlei wondere sprookjes of bracht er sommige helden uit Stefaantje's verhalen thuis. In een dier torentjes sloop een prinses en zat een oude tooverkol te spinnen op haar eeuwig wiel. In een ander weer kon Blauwbaard wel zijn bloedige moordkamer hebben en 't zou Mondje geenszins verwonderd hebben, waar er op den eigensten stond op de timme een angstige vrouw verschenen, met haar sluier om hulp wuivend. Mondje was in een wondere wereld vervoerd — maar een wereld, die daar toch echt voor hem lag in een droomstille, alleen verbroken door vluchtige klokkenwijzen, die bijwijzen uit de torens opgingen... »

Il y a encore là Bietje, la filleule de Jan-Baptiste, mais également aimable pour les deux jeunes compagnons, et qui, pour Monne, ramène tout à coup, dans la maison inhospitalière, le sourire radieux de la mère.

De ce *Nood der Bariseel's*, Sabbe a tiré la pièce en un acte, Bietje, qui, à chaque représentation, fait salle pleine. La pièce donnera à beaucoup de spectateurs la tentation de lire le roman. Mais... nous aussi devons y revenir. Car, à côté du plan où se meut Monne et Bietje, il y en a plusieurs autres, remplis d'un fourmillement humain très varié. Pas seulement pour le drame, mais aussi pour le roman, je me représente ces plans construits en gradins et surmontés d'un sommet en pointe. Ces plans sont-ils disposés de façon à montrer plus clairement, à mesure qu'on monte, le jeu des passions humaines? C'est une question que, pour éviter de multiples considérations théoriques sur la technique du roman, nous n'examinerons pas, si ce n'est... pour témoigner que et 't *Pastorken van Schaerdijcke* (1918) et 't *Kwartel der Jacobijnen* (1920), en tant que romans, apparaissent d'autant plus solides qu'ils sont plus sobres.

Un roman est captivant — et c'est la première condition du genre — quand le lecteur, dès l'abord, est enlevé et continue à vivre dans l'atmosphère créée par l'écrivain autour de ses personnages. Alors s'opère un entraînement sur le même plan d'idées et de sentiments; là seulement peut naître la sympathie et, par cette sympathie, l'élargissement et l'enrichissement de notre propre vie intérieure.

Un personnage imaginaire peut si fortement s'emparer du lecteur, que celui-ci se sente identifié avec lui, et même dominé par lui! C'est alors, dirait Paul Claudel, comme s'il se trouvait en face de :

*Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi.*

Ce pouvoir de radiation, le roman l'emprunte à ses deux principaux constituants : la peinture des mœurs et l'analyse psychologique.

En égard à cela, il faut aussi reconnaître que Sabbe a excellemment réussi ses deux romans susdits.

Mais il ne réussit toutefois pas à me persuader, après lecture de son *Pastorken*, que là où

*Le pédant le sifflera  
L'ignorant le frondera  
Le bigot le damnera*

(ces bouts-rimés ouvrent le volume), ces pauvres détracteurs en agiraient ainsi, parce qu'ils y auraient trouvé matière ailleurs que chez eux-mêmes (donc dans le livre en cause). Le curé de Schaerdijcke, qui est bien du milieu brugeois d'il y a cent ans, est observé et rendu avec respect. Il n'a rien de commun avec un « vicaire savoyard » ou, plus près de nous, avec la paire d'ecclésiastiques de l'*Ezelken* de Buysse, par exemple. C'est un excellent pasteur, toujours soucieux de ses ouailles et qui, si l'une d'elles s'échappe du troupeau, s'élance à sa poursuite et ne prend de répit qu'après l'avoir ramenée à la chaude étable.

Joziynken, petite nièce de Fiete, la servante hargneuse, a été hébergée depuis son enfance, en qualité d'orpheline, au presbytère de Schaerdijcke. Elle est devenue une grande jeune fille. « Quelle petite gitane! » marmotte le châtelain du village, quand il aperçoit la première fois la jeune fille. Ce vieux seigneur réussit alors à déterminer sa sœur, M<sup>lle</sup> Aglai, à prendre Joziynken à son service. Cela se fait, non sans résistance du curé, qui se doute bien un peu de manigances du noble Adhémar. Mais Fiete ne vent pas y voir de mal; elle reproche carrément à son maître de faire obstacle au bonheur de Joziynken!

Il ne faut pas longtemps pour que la... *alte geschichte* se renouvelle pour Joziynken; elle est mise à la porte et jetée à la vie errante. Elle n'ose pas songer un instant à retourner au presbytère. Après la honte, le scandale. Plus personne n'entend parler de Joziynken. Finalement, sa retraite est découverte; le curé s'y précipite, et ramène Joziynken au presbytère.

Sujet délicat, traité avec grande finesse de tact. La touche littéraire aussi, appliquée à la peinture des divers milieux où le lecteur est transporté, reste parfaitement, jusqu'à la fin, dans le ton voulu. Sobre, mais juste. Pas de distrayants hors-d'œuvre, pour le plaisir, par exemple, que l'écrivain goûterait aux descriptions de la nature. Chez Sabbe, une histoire consiste toujours en ceci : des hommes en mouvement. Ce qui n'empêche que nous puissions pénétrer l'intérieur de ces hommes. Peinture de mœurs et analyse psychologique marchent ici de pair.

Aussi, l'écrivain a-t-il pleinement réussi à nous persuader (pour citer encore une fois les bouts-rimés de la fin du petit morceau mentionné) que

*... le sage le lira,  
D'autant qu'il l'amusera  
Et peut-être l'instruira.*

Le livre se termine par l'apothéose du curé. Vieux et malade, il est appelé au lit de mort du châtelain, qui était déjà administré par un autre prêtre, mais « pour le grand voyage désirait encore obtenir du curé lui-même le pardon de tout le mal qu'il lui avait fait ». Le curé ira; pas moyen de le retenir; il gèle, et la neige est à hauteur des genoux; il ne pourrait aller à pied; alors il prendra la *piegale* (la broquette). Caddebiers le conduira; Joziynken accompagne avec la lanterne. Alors, sur le chemin du retour :

« De sneuwglorie, die zich over de glooiende akkers en beemden uitruste en haar stralende blankheid openwentele tot over de horizonlijn, waar ze wegdoemde in een soort van lichtnevel, scheen hem als een boenaardsche klaarte.

« ... En te midden van die onmetelijke heerlijkheid, waarboven nu ook duizenden starren wandelden en vuznende hemelvuuren schenen te willen doorbreken, rees in 't gemoed van 't pastorken plots het dweepsche gevoel, de zekerheid, dat ook hij in vreugde en jubiliatie langs die blanke velden naar de paradijzen ginder boven zou gevoerd worden. En de ure was daar... hij wist het... »

« De koude valte zijn hart met ijsige hand, zijn tanden klapperden tegeneen, maar hij voelde 't niet meer. Een plots duizeling ooverviel hem. Hij sprak geen woord en kon Joziynken noch Caddebiers meer zien. Alles cirkelde om hem heen, de sneeuwvelden en de hemelboog; de sterren knetterden open en strooiden glanzende schijfers allerwegen in een wieling van lichtstrepen, waaruit engelenverken opblankten. 't Scheen hem of hij in een chaos van levende lichten werd opgenomen en weggedragen. Joziynken zag plots wat er gebeurde.

« — Hemel! Caddebiers, hou stil! riep ze. Meneer de pastor! meneer de pastor! spreek toch!

« Ze viel in de sneeuw op de knieën, het witte gelaat angstig onderzoekend in den schijn van haar lantaren. »

Avec 't *Kwartel der Jacobijnen*, nous nous retrouvons à Bruges vers les années d'après 1850. Le docteur Mabesoune, qui joue bien du violoncelle, a eu l'idée d'exécuter de temps en temps chez lui, avec un trio d'amis, des quatuors à cordes. Dans le salon où ils se rencontrent, les sept premiers Jacobins se réunissaient, aux temps

de la Révolution française. De là, le quatuor des... Jacobins.

Il y a bien, chez ces messieurs, un peu plus de jacobinisme que le nom seul. Oh! rien de dangereux, bien entendu. Un innocent brin de théorie, et encore un peu moins de pratique. Il s'agit surtout pour eux de s'estimer un peu plus avancés que les petites gens rabougries de leur ville à demi moyenâgeuse. Les principes démocratiques les plus radicaux forment pour eux le fondement d'une... aristocratie de l'esprit. Pour ce qui concerne leur charité d'altruistes, c'était « une charité sans les œuvres, une sorte de dilettantisme académique, qui s'ébattait uniquement dans le flot de paroles de nombreux discours et débats ».

Pour les membres du quatuor, la musique et la griserie de la conversation ne sont pas les seuls attraites de la maison du Dr Mabe-soone; celui-ci est riche et a... une fille. Comment chacun à son tour tâchera de tourner le jeu à son profit, c'est-là presque tout le roman. Beaucoup d'illusions meurent dans ce livre, pas seulement chez les prétendants débarqués, mais aussi chez le docteur, qui peu à peu sent grandir dans son âme « le sentiment déiste, qui de tout temps y avait été présent en germe avec la foi spiritualiste en une vie éternelle ».

Que de remarquables épisodes, dans ce livre-ci aussi, seraient à citer! Je pense à la conversation du docteur avec la vieille servante Véronique. La foi profonde de cette vaillante femme éveille chez lui la pensée, qu'elle pourrait bien tenir le bon bout, tandis que lui...

Encore, la manifestation brugeoise pour célébrer Conscience, un tableau de notre histoire flamande, devient ici une large fresque.

Quels que soient les services rendus par Sabbe, et dans le domaine dramatique, et dans ceux de l'histoire littéraire et de la culture générale — rappelons ici entre autres ses livres *Michiel de Swaen* (1905), *Mozaïek* (1912), *Dierkennis en Diersage bij Vondel* (1917), *Wat oud Vlaanderen zong* (1919), *Christophel Plantijn* (1920), et combien d'autres œuvres encore, sans compter ses nombreuses contributions, très appréciées, aux rapports et communications de l'Académie royale flamande — cependant nous, et avec nous ceux, si nombreux, qui lurent et relurent ses romans et ses nouvelles, nous regrettons qu'il fasse attendre depuis des années ce qu'il n'aurait vraiment qu'à tirer de son sac. Comme romancier, Sabbe n'est pas épuisé; il le montrera sûrement, preuve à l'appui, aujourd'hui ou demain. A quoi faut-il attribuer ses attermoissements?

Je soupçonne qu'il y a un conflit chez Sabbe. Un conflit, pas tant entre le pur littérateur et l'homme de science — ceux-ci peuvent faire bon ménage sous le même toit — mais entre le *Sinjoor* et le Brugeois. Toujours Sabbe continue à vivre à l'ombre dorée des tours et des pinacles de Bruges, mais en attendant, il ne trouve pas l'emploi de ses matériaux du XVI<sup>e</sup> siècle anversoïse. Un « jeu de personnages » de la rutilante époque de la Renaissance dans le cadre de la Bruges gothique... cela ne s'accorde vraiment pas du tout! Le conflit n'est pas encore tranché; pour moi, cependant, il n'est pas douteux que ce romancier — un des plus forts parmi les Flamands de premier rang, et un des plus lus — mettra bientôt en œuvre ses nombreux matériaux, d'où sortira un magnifique roman de la Renaissance... anversoïse!

La cité des *landjuwelen* aux splendeurs inégalées ne nous fera pas oublier l'intimité recueillie des canaux moyenâgeux, ni que Maurits Sabbe et, non Georges Rodenbach, a fait revivre Bruges dans la grande littérature.

Son *Lof van Antwerpen* — un nouveau, mais pas un style rococo — sera un motif de plus pour lui mesurer dorénavant, avec un peu moins de parcimonie qu'on ne l'a fait parfois (surtout chez les critiques hollandais) un éloge qui lui revient de plein droit.

Sabbe — pour ne parler que de son œuvre de pure littérature — appartient aux trois ou quatre meilleurs romanciers flamands de notre temps.

On l'a appelé le *Cremer* de Bruges. Pourquoi, à propos, d'un homme qui, pour la vision et l'imagination, poursuit si fidèlement son œuvre dans notre tradition littéraire flamande, pourquoi ne pas plutôt reconnaître les traits d'un Tony Bergman plus mûr et plus riche? De l'*Ernest Slaes* de ce dernier, un critique de la valeur de Nicolaas Beets témoignait: « Si cette œuvre n'obtient pas le grand succès en Belgique et en Hollande, je plains le goût de mes contemporains ».

JORIS ECKHOUT,

Professeur de littératures comparées  
à l'Institut supérieur de pédagogie de Gand.

(Traduit du flamand par Paul Halflants.)

## Répudiation

L'intérêt véritable que présentera la politique de l'Angleterre en 1930 et en 1931 n'est évidemment pas à trouver dans les journaux, mais résidera dans les discussions qui, peut-être, se produiront dans la coulisse au sujet d'une répudiation partielle. Tous les autres grands belligérants européens qui, de 1914 à 1918, luttèrent pour leur existence — le Reich, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la France — ont résolu le problème mortel d'une dette écrasante par l'expédient de la répudiation sur une plus ou moins grande échelle. Le Reich, menacé de lourds tributs à payer à ses vainqueurs comme aussi aux porteurs de ses obligations, répudia cent pour cent! Il effaça toute sa dette. Les Français annulèrent les quatre cinquièmes de la leur. Les Belges les sept huitièmes. Les Italiens un peu plus que les trois quarts.

Quand un homme se noie il souscrit à toutes les conditions que lui pose l'usurier disposé à lui prêter une bouée moyennant intérêt. Et voilà pourquoi les hommes n'eurent pas la conscience de faire quelque chose d'immoral en refusant de reconnaître les conditions qu'ils avaient acceptées. Le contrat était léonin et ne tenait pas en morale. La créance américaine n'eut certainement pas été payée si on n'avait pas eu peur de la puissance américaine. Que cette peur vienne à disparaître et on ne « rembourse » pas les Etats-Unis.

Seule, parmi les belligérants européens, la Grande-Bretagne ne répudia pas sa dette. Au contraire, le Gouvernement britannique proposa de faire honneur à ses obligations, non seulement quant aux emprunts réels, mais même quant aux emprunts fictifs contractés pendant la période d'inflation. Le contribuable anglais ne paie pas seulement 5 p. c. sur les obligations possédées par les détenteurs de fonds d'Etat anglais dans le monde, mais il paie bien davantage parce qu'une partie considérable de la dette anglaise fut contractée quand cent Livres Sterling valaient beaucoup moins que cent Livres (jusqu'à quatre-vingt Livres). Il paie 5 p. c. non seulement sur chaque cent Livres réelles ainsi empruntées, mais sur pas mal de « quatre-vingt », « quatre-vingt-cinq », « nonante » Livres Sterling. Un seul politicien professionnel a dit vrai en cette matière, M. Shaw, et il fut accablé d'outrages pour ses peines!

Si l'opinion « instruite » de l'Angleterre se décida à accepter la demande des grandes banques et à éviter la répudiation, c'est qu'elle avait la conviction que la prospérité future de la Grande-Bretagne dépendrait de plus en plus de son activité bancaire, de son rôle d'assureur, et de ses activités financières correspondantes et que cette prospérité serait de moins en moins tributaire de la production nationale. Or, si la grande Bretagne allait dépendre de plus en plus de la Banque, il semblait essentiel que son crédit restât inébranlable. De là l'énorme fardeau mis sur les épaules du peuple pour faire face aux intérêts usuraires d'un emprunt improductif, la plus grande dette qu'ait jamais connue l'histoire.

Toutefois cette politique, bien qu'inévitable apparemment, devait conduire à une impasse. Des impôts aussi lourds ne peuvent être maintenus indéfiniment. Ils détruisent la vigueur et l'initiative de la communauté et tôt ou tard les diverses catégories d'impôts sont condamnées successivement à voir diminuer leur rendement. Déjà nous assistons à la diminution de rendement des impôts sur la bière et le whisky. Sans doute verrons-nous bientôt une diminution dans le rendement de l'*income tax*.

Et le chiffre total des sommes à percevoir par l'impôt, loin de diminuer, augmente. Le déclin de l'industrialisme, qui se poursuit parallèlement avec l'accroissement de l'activité bancaire, augmente sans cesse le nombre de ceux qui, ne pouvant vivre de leur travail,

sont à charge de la communauté. Et ces chômeurs sont bien plus nombreux que ne le disent les chiffres officiels. Entretemps le système de ce que l'on appelle « les assurances sociales » n'en est encore qu'à ses débuts et il est dans la nature des choses que son développement ne peut être arrêté à mi-chemin. D'autre part la nation est condamnée en vertu même de sa prospérité et de sa sécurité passées à un accroissement perpétuel de dépenses destinées à préserver ce qu'elle acquit en des temps meilleurs.

En un mot, le débit ne peut que croître et le crédit diminuer. Tous, nous savons comment finit un pareil processus. Même les fruits de la confiscation directe (par l'augmentation des droits de succession, etc.) ne sont pas inépuisables. A un moment donné se dresse le mur : la limite au delà de laquelle vous ne pouvez plus confisquer davantage et maintenir la propriété même parmi les riches.

L'écroulement de notre anormal et impraticable système fiscal d'après guerre approche donc.

Et puis ?

\* \* \*

Le moyen le plus obvie de diminuer une pareille pression fiscale avant que le système n'atteigne son point de rupture est ce qu'on appelle la « conversion », conversion qui peut être libre ou forcée. Vous devez à quelqu'un 5 Livres par an sur un prêt de 100 Livres. Votre crédit s'améliore au point que vous êtes à même d'emprunter à un autre les mêmes 100 Livres à 3 Livres par an. Vous empruntez ces dernières 100 Livres et vous remboursez les 100 premières à celui qui vous les prêta. A l'avenir vous n'aurez plus à supporter qu'une charge annuelle de 3 Livres au lieu de 5. Voilà la conversion libre.

La conversion forcée consiste à dire à celui auquel vous devez 100 Livres à 5 p. c. — si vous avez de quoi lui forcer la main — : « Mille regrets, mais à l'avenir je ne vous paierai que 3 p. c. d'intérêt au lieu de 5 p. c. ». Evidemment, une telle conversion forcée équivaut à une répudiation partielle. Un gouvernement peut parler de la sorte à ses propres sujets quant il est lui-même tout à fait indépendant et qu'eux sont entièrement à sa merci.

Il existe une forme de conversion forcée que l'on pourrait appeler « masquée ». Elle consiste à convaincre le créancier qu'il est préférable, pour lui, de recevoir un demi pain que pas de pain du tout, qu'il est absolument impossible que vous continuiez à payer 5 p. c. et que, s'il ne se contente pas de 3, votre capacité d'épargne et de paiement pourrait finir et qu'alors il n'aurait plus rien.

Une autre forme de conversion forcée « masquée » escompte les habitudes routinières du créancier, sa crainte de changer ses placements et sa préférence pour les fonds d'Etat. On lui dit qu'à l'avenir il ne touchera plus que 3 p. c. au lieu de 5, et que, s'il n'est pas d'accord avec cette conversion, on lui rendra son capital. Le débiteur espère de la sorte « bluffer » son créancier qui ne demandera pas le remboursement du prêt mais acceptera en maugréant l'abaissement du taux de l'intérêt.

Quelle est, en ce moment, la position de l'Angleterre ? Nous ne pouvons recourir à la conversion forcée, parce que nous sommes plus dépendants de New-York qu'aucune autre nation européenne. Mais New-York peut penser qu'il est préférable de consentir à un abaissement du taux de l'intérêt, ou plutôt, qu'il est préférable de nous autoriser — nous qui sommes comme la succursale provinciale européenne de la finance internationale siégeant à New-York — à répudier une partie de l'intérêt actuellement payé à tous nos créanciers (en Angleterre et à l'étranger) afin d'éviter que l'excès d'impôts ne mette tout le système par terre. Si, et quand, New-York est persuadé de cela, nous serons autorisés à convertir notre dette au moyen d'une conversion forcée « masquée » et de diminuer ainsi le poids des impôts dans la mesure

même de la répudiation. Si nous convertissons à 4 1/2, nous épargnerons 10 %, soit de 30 à 40 millions de livres par an ; à 4 %, nous épargnerons 20 %, soit de 60 à 80 millions.

Pareille conversion sera-t-elle autorisée par New-York (c'est-à-dire par Morgan, Otto Kahn et leurs associés) ? Voilà donc bien la question primordiale qui est, ou qui sera bientôt, débattue dans des discussions dont, évidemment, on ne nous dira rien du tout, mais dont les résultats apparaîtront dans un acte public si la conversion est agréée par ceux qui nous contrôlent de par delà l'Atlantique : car, malheureusement, notre destinée, à nous Anglais, n'est plus entre nos propres mains.

Certes, il y a une alternative : si le crédit augmente sur le marché libre, le pays pourra emprunter à de meilleures conditions et opérer une conversion libre sans avoir à demander une autorisation à des étrangers. C'est ce que tout le monde escomptait après la guerre. Cette attente fut déçue. Si la chose reste toujours possible aucun signe ne l'annonce pourtant. Prochainement donc, en 1931 peut-être, ou en 1932, nous aurons ou une conversion forcée permise par la finance internationale, ou (si celle-ci refuse) les premiers indices du déclin de notre système fiscal. Personne n'est à même de prédire pendant combien de temps la crise pourra être conjurée. Un imprévu peut accroître notre prospérité de façon inattendue, comme un imprévu peut améliorer notre crédit. Mais pour le moment, la situation est bien telle que ces lignes ont essayé de la décrire.

HILAIRE BELLOC.

---

A l'occasion des fêtes de PAQUES La Revue Catholique des Idées et des Faits ne paraîtra pas le vendredi 25 avril.

---

## Les Américains

d'après S. Lewis (1)

Il est en effet difficile de survivre lorsque l'on ne veut pas se plier aux formes de la vie américaine. La *Grand Rue*, publiée deux ans avant *Babbitt*, avait déjà décrit l'échec de Carol Kennicott, une Emma Bovary curieusement teintée de puritanisme qui voulait régénérer son village et dramatiser sa propre existence, et dont le zèle fut rapidement usé. La petite ville américaine, sans histoire pour ennoblir son mortel ennui, n'a qu'un rêve : devenir aussi grande que Chicago. Serait-il donc possible que dans cet immense pays, il n'y eût pas un seul juste ? La science et la religion pures de tout intérêt n'ont-elles plus aucun serviteur ?

*Martin Arowsmith* est l'histoire d'une vocation scientifique aux Etats-Unis. Elle germe dans l'âme d'un jeune étudiant en l'Université de Winnemac, et jamais sol ne fut moins favorable au développement de cette plante rare. Les patrons de l'université sont de riches commerçants pénétrés de la philosophie de Zénith, et dans toute l'institution règne un prudent opportunisme. Les professeurs de la Faculté de médecine s'occupent à préparer des docteurs d'un modèle courant, qui sauront distribuer les remèdes à la mode, et se faire de profitables clientes. L'un des maîtres, le professeur Geake, vient d'obtenir la récompense de ses travaux : il est nommé vice-président de la *Compagnie de l'idée nouvelle pour la fabrication des meubles et des instruments médicaux* ; avant de quitter ses élèves, il résume dans une suprême leçon l'esprit de son enseignement :

« Ne l'oubliez pas, Messieurs, et que ceci soit mon dernier message : l'homme digne de ce nom n'est pas simplement celui qui

(1) Voir la *Revue* du 11 avril 1930.

prend la vie avec un sourire, mais c'est aussi l'homme entraîné à la philosophie, j'entends la philosophie pratique; de sorte qu'au lieu de rêver tout éveillé, et de passer tout son temps à parler de la morale, quelque splendide qu'elle puisse être, et de la charité quelle que soit la gloire de cette vertu, il n'oublie pas que, malheureusement, le monde juge les hommes d'après la quantité de bonne et solide monnaie qu'ils peuvent mettre de côté. Les diplômés de l'Université des Coups-durs jugent un médecin comme un homme d'affaires non pas seulement d'après un idéal prétendu supérieur, mais d'après la puissance, calculable en chevaux-vapeur, avec laquelle il les fait marcher, et surtout les fait payer.»

Pour atteindre ce but, il est clair que le bluff, et l'apparence de la prospérité, et par conséquent un mobilier riche et des appareils impressionnants sont plus nécessaires que des connaissances approfondies.

Parmi ces aimables charlatans, il y a cependant un homme de science, un Allemand à peine naturalisé, être bizarre qui ne s'attache qu'à l'exacte vérité cherchée pour elle-même, dans un sentiment quasi religieux. Il ne croit cependant guère à la science, ni dans ses résultats, car nous ne savons presque rien, et tout notre effort est plutôt examen que découverte, ni dans sa valeur pratique, puisqu'il n'est pas certain que la réussite soit désirable et que la conservation de l'humanité soit un bien. L'absolu de Gottlieb est un étrange visage de Dieu : en l'absence de toute fin et de toute valeur, en dehors de toute considération d'utilité, il affirme la dignité de la recherche; et cette religion sévère et toute formelle, où la vérité se trouve comme vidée de son contenu, et ne conserve plus que son caractère impératif, s'impose à l'âme exaltée de Martin. Que peuvent faire des gens aussi peu pratiques dans la société américaine? Gottlieb est mis à la porte, et pour ne pas mourir de faim, se laisse recueillir par une usine de produits pharmaceutiques. Martin se marie et pendant quelque temps semble oublier sa vocation : il exerce la médecine dans un village, puis dans une ville importante : Nautillus.

A Nautillus régnait sur le service d'hygiène un personnage délicieusement américain : le docteur Aimus Pickerbaugh, père de huit filles toutes roses et maître de « vie intense ». Le docteur Pickerbaugh vivait dans un état d'enthousiasme continu. Son activité sociale était infinie. Il était fondateur du premier club rotarien de l'Iowa, superintendant des écoles du Dimanche Jonathan Edwards, président du club de ski et du club des boulistes de l'Ouest; organisateur et animateur d'un pique-nique en commun qui réunissait les « Hommes des Bois », les « Elans », les « Francs-Maçons », les « Drôles de types », le « Turnverein », les « Chevaliers de Colomb » et l'« Y. M. C. A. »; il avait gagné le prix de récitation du plus grand nombre de textes bibliques, et le prix de la meilleure gigue irlandaise dansée à la réunion de la pleine lune d'automne par les membres du club Jonathan Edwards pour l'étude de la Bible. Il parcourait tout l'État, et même les États voisins, en tournée de conférences. Il était d'ailleurs complètement ignorant de la médecine et de l'hygiène, mais il composait des vers de mirliton et des hymnes à la gloire de la santé publique, et il avait monté une chorale composée de ses huit filles, dont le triomphe était un chœur au refrain vraiment irrésistible :

*« Un esprit sain dans un corps sain,  
Un esprit sain dans un corps sain,  
Un esprit sain dans un corps sain,  
C'est le refrain de tout Américain. »*

Et lorsque l'ardeur du public semblait se ralentir, on proclamait une « semaine », c'est-à-dire une crise de zèle bruyant, préparée par une campagne de presse et des conférences, et terminée par un assaut général, les plus jolies filles de la ville ayant la permission d'aborder au coin des rues tous les étrangers de sexe masculin, sous le prétexte de leur remettre des insignes extrêmement inartistiques en échange des sommes les plus minimes que l'on estimait pouvoir donner sans déshonneur.

Pour Pickerbaugh, la fin justifie les moyens : il se sert de statistiques inexactes, de méthodes vulgaires; qu'importe, pourvu qu'il obtienne plus d'hygiène et d'air pur? Mais ici, comme chez Babbitt, on retrouve un déconcertant mélange d'hypocrisie et de sincérité; car lorsque Martin suggère à son chef qu'il y aurait lieu de faire pasteuriser le lait, de détruire des logements insalubres, ou de prendre toute autre mesure urgente, mais qui pourrait nuire à certains intérêts, Pickerbaugh se dérobe : impossible de

mécontenter la corporation des laitiers ou les propriétaires; dès qu'il ne s'agit plus d'innocentes mascarades, de cortèges de jeunes filles agitant des bannières, sur des chars construits à la gloire de l'hygiène, le zèle de l'apôtre s'écroule. Pickerbaugh démontre dans les églises que la santé rend la vie plus joyeuse; il explique aux industriels que la vigueur de leurs ouvriers assure plus de travail pour le même salaire. Aux parents, il vante l'économie des mesures hygiéniques grâce auxquelles on peut se passer de médecins; aux médecins il promet que tout ce mouvement leur procurera une plus nombreuse clientèle. Une telle carrière n'avait qu'une conclusion possible : Pickerbaugh fut nommé député.

Pendant toute la vie de Martin Arrowsmith, nous assistons à une lutte entre l'homme de science à la façon de Gottlieb et le charlatan de l'école Pickerbaugh. Celui-ci mène le jeu. Partout, même dans les milieux les plus désintéressés en apparence, on retrouve cette passion d'occuper l'attention du public, de faire du bruit, d'utiliser les découvertes, avant tout, pour la réclame et pour l'argent. Martin s'élève à force de travail et grâce à l'aide de son vieux maître Gottlieb : il entre à l'Institut Mac Girk, fondé par un milliardaire dans l'intérêt de la science pure, et, jusque dans cette citadelle, des hommes se sont glissés, qui sont plus désireux d'éblouir les profanes que de travailler en silence. Martin doit lutter contre eux; il doit lutter contre sa femme, Joyce, qui veut tourner les recherches de son mari en amusettes pour gens du monde. Mais il reste fidèle : il s'enfuit; avec un de ses amis il construit un laboratoire au milieu des bois, et dans un renoncement complet à la famille, à la gloire, à l'argent et à toutes les séductions et à tous les mensonges de l'Amérique, il vit en moine, solitaire et joyeux.

\* \* \*

Ainsi, l'Amérique ne pouvant utiliser la science pure, la chasse dans le désert. Que va-t-elle faire de la religion? Plus déconcertante encore est la carrière d'Elmer Gantry que celle de Martin Arrowsmith. Elmer avait une belle voix de baryton. « Il était né pour être sénateur, car il ne disait jamais rien d'important, mais le disait toujours avec sonorité ». C'est un Gil Blas de Santillane ecclésiastique. Sinclair Lewis le conduit à travers toutes sortes d'épreuves depuis le séminaire baptiste où le jeune champion de foot-ball entre sans aucune autre vocation que le désir de faire plaisir à sa mère et de gagner sa vie sans trop de peine, jusqu'aux plus hautes fonctions de l'Eglise méthodiste. De ses nombreuses aventures, l'une des plus surprenantes pour nos habitudes européennes est sa collaboration avec l'évangéliste, miss Sharon Falconer.

Elmer était depuis deux ans redevenu laïque : on l'avait chassé du séminaire de Mizpah à la suite d'un scandale, il exerçait avec un succès honorable le métier de commis voyageur, mais il conservait le regret de son ancienne profession; il entraît fréquemment dans les églises pour entendre les pasteurs : il aurait voulu prendre leur place, exercer sa puissance, sentir tous ces esprits dociles, ces regards tournés vers lui, admirateurs et attentifs. C'est alors qu'il rencontra Sharon Falconer. Sharon parcourait le pays avec une sorte de cirque, tenait des « réveillés », convertissait et quêtaît à tour de bras.

« La tente énorme : elle pouvait contenir trois mille personnes assises, et un autre millier s'entassait dans le promenoir... Au fond, s'élevait une construction extraordinaire, c'était une bâtisse pyramidale, en bois, blanche, avec les angles dorés, soutenant trois estrades, l'une pour le chœur, une autre, plus élevée où se rangeait le clergé local, et tout en haut, une petite estrade avec une chaire en forme de coquille et peinte aux couleurs de l'arc-en-ciel. Sur le tout foisonnaient les lis, les roses et les vignes.

Une musique de cirque pour les hymnes, un pasteur assistant pour lire l'Écriture, et Sharon, théâtralement, apparaissait...

« ... Lentement, ses beaux bras étendus, comme une sainte. Elle était jeune, sûrement moins de trente ans, majestueuse, grande et svelte, et dans sa longue figure mince, ses yeux sombres la splendeur de sa noire chevelure, il y avait de l'extase ou de la passion débordante. »

Sharon parle; elle dit n'importe quoi; ce n'est pas le sens de son discours, mais l'émotion qu'il transmet qui agit sur l'auditoire. Et les conversions se multiplient : les pécheurs s'élançant vers l'estrade, dénonçant bruyamment leurs fautes en termes rituels, aux exclamations encourageantes de la foule.

Le matin, Sharon, vêtue d'un tailleur sobre, est femme d'affaires et plus du tout prophétesse; elle dirige ses zélatrices comme des démarchées, chargées d'amener la clientèle et l'argent. Au bout de six semaines, les évangélistes s'en vont, troupe d'acteurs fatigués, répondant aux salutations par des sourires mécaniques; et le clergé local ne songe pas sans quelque douleur aux sommes rafiées si rapidement par ces virtuoses de l'apostolat.

Elmer réussit à s'introduire dans l'entreprise de Sharon, d'abord avec un rôle de compère : il sera l'homme d'affaires converti qui vient rendre témoignage de « la bonne valeur solide et pratique, en sous et dollars, du christianisme, dans le commerce ». C'est un petit sketch combiné d'avance et qui se répète de ville en ville. Mais il le donne si bien qu'il ne tarde pas à devenir un membre officiel de la troupe, une sorte de manager, et, pour finir, l'amant de Sharon.

Étrange prophétesse! Elle combine de vieilles hérésies avec des platitudes sans âge, beaucoup d'habileté théâtrale, un grain de folie, et même, de la façon la plus surprenante, une sincère émotion religieuse. « Je ne puis pas pécher, dit-elle, je suis au-dessus du péché. Je suis réellement et véritablement sanctifiée; quoi que je puisse faire, serait-ce même péché pour les non-sanctifiés, chez moi Dieu le tourne à sa gloire. » Et les simples comparses, les musiciens de l'orchestre, les bas employés sont tout aussi insaisissables, ce ne sont pas de francs exploités de la crédulité populaire; bien qu'ils vivent dans les coulisses et connaissent tous les trucs, les faux convertis que l'on paye pour déclencher l'enthousiasme; et les orgies de rhum, de tabac et de danse après les représentations, ils ont leurs heures de dévotion hystérique, de prière et de repentir et de hurlements vers la miséricorde divine.

Elmer lui-même, le plus comédien de tous, et le plus froid, n'est pas hypocrite jusqu'au bout, il a des moments de croyance, ou tout au moins de doute. Sharon est sa maîtresse, une folle, une sainte; il l'aime et la vénère avec une fidélité presque totale jusqu'au jour où elle disparaît dans un incendie, refusant de s'enfuir, attendant, au milieu des flammes, un salut miraculeux.

Il y a moins d'exaltation, mais autant de charlatanisme, dans tout le reste de la carrière d'Elmer Gantry. Après son passage dans une de ces institutions, si florissantes en Amérique, où se débite un mélange d'hypnotisme, de pseudomysticisme oriental, de théosophie, le tout recommandé comme un excellent procédé pour réussir dans le commerce, il entre dans la puissante Eglise méthodiste, et grâce à son sens des affaires, il finit par obtenir une importante paroisse dans la ville de Zénith : il s'y fait une spécialité de sermons contre le vice, occupe les journaux de sa personne et de ses discours, mais sa vertu professionnelle ne met pas obstacle à de secrètes aventures sentimentales.

Dans tout ce monde de spécialistes en religion, c'est à peine si l'on rencontre quelques âmes sincères : honnêtes et rudes pasteurs de campagne, le pauvre Frank Shallard, torturé par le doute avant d'être assommé par le Ku Klux Klan, et le doux André Pengilly, mystique aux tendances franciscaines entouré d'images de la Madone, des saints et même du Sacré-Cœur, indifférent aux discussions sur le dogme, aux difficultés critiques, rêvant paisiblement en la présence de Dieu. On entrevoit à peine l'Eglise catholique, société beaucoup plus réservée, aux croyances précises, en contraste très vif avec cette foule aux dogmes flous et aux *credo* interchangeables.

Particulièrement éloquent est la rencontre d'Elmer Gantry, pasteur industriel, et du saint André Pengilly. Elmer trace au profit du bonhomme un tableau de sa grandeur.

« Ma paroisse est la seule, dans tous les Etats-Unis, et même je pourrais dire en Angleterre et en France, qui ait organisé un cours pour apprendre à composer les étalages. Nous avons déjà obtenu les plus merveilleux résultats : élévation des salaires de nos plus brillants jeunes gens, accroissement du chiffre d'affaires dans toute la ville, et embellissement des étalages, et vous n'ignorez pas combien la beauté des rues s'en trouve relevée. Et la foule augmente sans arrêt. A mon dernier dimanche soir, à Zénith, et en été, nous avions plus de 1.100 personnes. Pendant la saison, nous en avons presque 1.800, dans une salle qui n'en contient régulièrement que 1.600. Je puis le dire en toute modestie; cela ne vient pas de moi, mais des méthodes que nous employons. Je crois pouvoir affirmer que tout le monde, hommes, femmes, enfants, s'en retourne satisfait, et avec un message qui le soutiendra pendant toute la semaine. Oh! naturellement dans mon sermon et je leur sers carrément le bon vieil évangile. Je n'ai pas peur

de leur parler droit et de leur rappeler les terribles conséquences du péché, de l'ignorance et de la paresse spirituelles. Oui, monsieur! On ne cligne pas les yeux devant les horreurs de notre vieil enfer, je vous prie de le croire! Pas dans les paroisses que je dirige! Mais aussi nous réunissons nos jeunes gens, et leur pasteur est un vrai camarade : nous chantons des chansons gaies, réconfortantes; et, me direz-vous, cela leur plaît-il? Parbleu, cela se voit bien à la quête!

» — M. Gantry, dit André Pengilly, pourquoi ne croyez-vous pas en Dieu? »

\* \* \*

Affaires, science, religion, toute la civilisation américaine est parfaitement unifiée sous le signe du dollar. Il reste à la comparer avec l'Europe, à passer l'Atlantique afin de se connaître encore mieux soi-même, aux lumières de Londres, de Paris, de Rome, et de Berlin. Pour cette expérience, Sinclair Lewis choisit soigneusement ses personnages : il prend des Américains supérieurs, non pas un Babbitt, mais un homme d'esprit plus fin et plus modeste, marié avec une femme très brillante. On dirait que sous l'œil des étrangers le patriotisme de l'auteur essaie de se réveiller un peu : il esquisse même parfois une apologie des Américains contre eux-mêmes, car, ainsi que les Juifs, ils se critiquent souvent entre eux, et de la façon la plus cruelle.

Samuel Dodsworth est un fabricant d'automobiles, intelligent, sérieux, un peu lourd, non sans quelque goût littéraire : il admire Dreiser, Cabell et Proust; là s'arrête sa complaisance; il n'est pas snob et ne prétend pas prendre plaisir aux vers libres, au cubisme, ni préférer le camping en plein air à un lit confortable. Il est l'homme sens commun personifié, avec, en plus, un certain tour artistique : l'automobile n'est pas pour lui seulement un produit industriel, il y voit aussi un objet d'art, dont la forme doit être belle. Il a cinquante ans; sa compagnie, la Revelation Motor, vient de se fonder avec une autre société plus puissante; il est riche, sans être multimillionnaire, se trouve libre et prêt à réfléchir. Sa femme, Frances, blonde, mince, jolie, est lasse de la vie américaine dont elle a épuisé toutes les joies. Elle a quarante ans, ne les porte pas, mais se sent encore jeune et voit cependant la vieillesse approcher. La brièveté du temps qui lui reste pour jouir, et l'étroitesse de la vie qui fut jusqu'à présent la sienne, lui donnent une sorte d'angoisse; elle est fiévreusement désireuse d'autre chose, mais l'objet de son désir n'est pas exactement déterminé; c'est d'abord partir, se libérer entièrement de tout le passé, ne s'engager à aucun retour et vivre suivant un autre style. Sam la suit volontiers, car il est pris, lui aussi, de lassitude; les affaires l'ennuient; la ville est laide avec ses quartiers pauvres sans pittoresque. Il se trouve isolé; ses enfants s'absorbent dans leurs propres soucis, sa femme conserve une attitude d'épouse dévouée, mais il sent bien qu'elle joue un rôle.

Ils voyagent de capitale en capitale. Ce ne sont pas deux individus quelconques, mais bien deux formes typiques de l'âme américaine, et le contact avec l'Europe les force à se révéler davantage. Aux séductions et aux chocs de l'ancien monde, ils répondent très différemment : Frances ne veut que s'amuser et briller; elle est entourée d'un cercle d'admirateurs, se laisse prendre elle-même en une série d'enthousiasmes fragiles, à de fausses apparences, s'engage imprudemment, est la dupe de snobs et d'aventuriers, méprise au fond du cœur son mari; elle est complètement éblouie par la société européenne, plus artiste, plus ouverte, moins provinciale que celle des Etats-Unis. Elle accumule en hâte des connaissances superficielles, afin de pouvoir parler de tout. Lorsque Sam lui reproche ses coquettries insolentes, elle attaque à son tour :

« Oh! tu es bien comme les autres Américains : tu ne parles aucun langage connu. Tu ne saurais pas distinguer Rodin de Mozart. Tu ne sais pas si c'est la France ou l'Angleterre qui gouverne la Syrie; toi, toi, le grand expert en automobiles, tu ne te rappelles jamais si tu dois te mettre dans une voiture à la droite ou à la gauche d'une femme. Tu es aussi ennuyé par Bach que par Antheil. Cela t'assomme de venir avec moi dans un magasin pour acheter les plus divines broderies russes... En réalité, tu n'as pas la notion la plus vague de ce que peut être, au fond, la civilisation européenne; tu ne vois pas à quel point cette tradition de loisir, d'honneur, de culture profonde diffère du matérialisme américain. »

Ainsi parle Frances, se croyant bien supérieure et complètement naturalisée.

Or, Sam, à sa manière patiente et plus lourde, est beaucoup plus ouvert que sa femme à l'influence de l'Europe. Il est pur de tout snobisme, il s'intéresse vraiment, et non pas pour la galerie, aux tableaux, aux paysages, aux mœurs. S'il critique, lui aussi, l'Amérique, ce n'est point pour se livrer follement à l'admiration et au mépris. Il cherche, péniblement, une philosophie qui lui permette de reconstruire sa vie. Il n'est plus diverti des problèmes essentiels; la course aux dollars ne l'accapare plus: il ne se laisse pas, comme Frances, emporter par une autre agitation. Il pense: « Qu'est-ce que toute cette affaire de la vie? Je donnerais une de mes jambes pour croire ce que disent les prédicateurs. Immortalité. Servir Jehovah. Mais je ne peux pas. Il faut lutter seul. » Où trouver une fin? New-York lui paraît le temple d'une idole stupide: le dieu de la vitesse. A ses fidèles, il demande autant de crédulité superstitieuse que n'importe lequel des dieux d'autrefois. « Il faut croire que de courir n'importe où, vite, et souvent, est par soi-même une chose sainte et grande et qui vaut la lutte. » Il dresse une liste des antinomies américaines:

Les livres sont censurés, — mais dans les music-halls il y a des exhibitions de femmes.

Peuple ami de la démocratie et de l'indépendance des nations, — mais qui intervient à Haïti et au Nicaragua.

Sentimentalité, — et lynchage de nègres.

Beaucoup d'espace, — et de l'entassement.

Des conférences savantes et prétentieuses, — le goût du bas comique et de l'argot.

Jusque chez les paysans d'Italie il trouve des maîtres: ils aiment la terre, le soleil, le vent, la pluie; ils sont plus près que les Américains des éléments éternels, plus simplement humains. N'est-ce pas cela qui constitue la supériorité véritable de l'Europe? Et la faiblesse de l'Amérique:

« ... Non pas le bruit, la cruauté, la vulgarité de cinéma, mais la manière dont elle construit ses gratte-ciel de verre et d'acier, ses usines miraculeuses de verre et de ciment et ses cuisines dallées et ses antennes de T. S. F. et ses magazines populaires, afin de s'isoler de la bonne vulgarité terrienne? »

C'est la fleur décadente et éphémère d'une civilisation fragile. Il faut se rapprocher enfin de la réalité, vivre sur un rythme plus lent, en accord avec l'univers.

Avec la lucidité d'esprit que lui ont donnée la réflexion et la souffrance, Samuel juge sa femme, ce type de l'Américaine d'exportation. Esprit vif et superficiel, elle ne s'intéresse vraiment à aucun objet que s'il peut lui servir de parure. Egoïste, incapable de deviner ce que ressentent les autres, elle ne songe qu'à les utiliser. Son mari n'est pour elle qu'une sécurité morale et pécuniaire, un refuge après les aventures; elle se hâte d'oublier ses torts et travaille inconsciemment à les mettre au compte d'autrui. Elle ne désire que le succès; facilement elle croit posséder toutes les qualités dont elle a plaqué sur elle-même l'apparence. Elle ne conçoit même pas ce que peut être une supériorité réelle et l'attribue légèrement à ses nouveaux amis. Elle avance ainsi dans une perpétuelle illusion. L'expérience ne lui profite pas. Tout flirt nouveau lui apporte l'idéal, et ses déceptions ne l'empêchent pas de se confier avec une crédulité tout aussi fraîche au premier venu. Juif intellectuel, noble Italien, Viennois sentimental. Cependant, elle se voit sous les traits d'une bonne épouse, d'une

mère qui a sacrifié toute sa jeunesse à ses enfants. Alors qu'elle ne cesse pas d'humilier son mari, elle est persuadée qu'elle le défend en toutes circonstances. A peine a-t-elle conscience du mépris qu'elle a pour lui et qu'elle ne lui laisse pas ignorer. C'est un enfant vaniteuse qui joue la femme supérieure, et ne trompe qu'elle-même à ce jeu.

Entre ces deux Américains dont la vie en Europe a dévoilé le caractère, l'union n'est plus possible. Sam est longtemps retenu par le souvenir de son amour et des longues années communes; mais une autre femme se présente près de laquelle Frances paraît aussi vulgaire et fausse qu'une cité américaine auprès d'un village italien, et le divorce se produit. Sam retournera définitivement en Amérique: il prendra une ferme, ou s'absorbera dans une autre tâche, plus grave et plus aimée que son travail d'autrefois; il va redevenir un homme.

\* \* \*

Ce jugement pourra paraître bien sévère. Sans doute ne portet-il pas sur tous les hommes d'Amérique. Il y a certainement aux Etats-Unis des savants désintéressés, des croyants sincères, des commerçants honnêtes, des êtres que le bluff et la vitesse n'ont pas dépouillés de leur humanité. Il faut voir sans doute dans l'œuvre de Sinclair Lewis une caricature véridique, l'expression d'une tendance, ce que serait l'Amérique si ses défauts propres se développaient en toute liberté. Babbitt est l'homme d'affaires du Midwest, comme Tartarin de Tarascon est le Méridional. C'est une synthèse de l'américanisme, plus encore qu'un portrait des Américains.

La cause du malaise décrit en tous ces livres paraît être un immense oubli. Les pères sont venus vers ces terres nouvelles pour conserver leur indépendance et leur foi religieuse. Un travail pénible les attendait; ils ont lutté contre le sol et contre les hommes: ils ont réussi. Mais cet effort les a complètement absorbés. Toute leur intelligence, qui est grande, toute leur activité s'est dépensée à conquérir le bien-être. L'âme collective, si puissante et si intolérante dans ce pays, s'est imprégnée d'un respect exagéré pour ce qui ne devait être que moyen. Alors sont venus des hommes tels que Babbitt et ses frères qui s'efforcent d'oublier dans l'agitation le néant de leur vie. Ils ont conservé les concepts anciens et leur vocabulaire est demeuré religieux, mais ils appliquent mal la notion d'absolu. Ils construisent des tours, non point pour escaler les cieux, mais pour y loger à meilleur compte leurs compagnies commerciales. Ils s'enivrent de vitesse pour éviter de penser et de se reconnaître vides. Dans leur existence tout en artifices, ils ont perdu le ciel et la terre à la fois; ils vivent dans un palace, aménagé suivant les derniers progrès de la mécanique, indifférents à la nature et sourds à l'appel de l'Esprit.

Mais nous reprendrons confiance en nous souvenant que Sinclair Lewis est Américain lui-même; en lui, sous une forme nouvelle, c'est l'âme d'autrefois qui se réveille, sévère, moqueuse et méprisante les grandeurs de chair. Il se croit antireligieux, parce qu'il a l'horreur de la religion commerciale, et révolutionnaire, parce qu'il dénonce les hypocrisies bourgeoises. Mais, en réalité, c'est un prophète qui maudit en argot les égarements d'Israël; il renverse le veau d'or, et cherche, à travers les déserts, le chemin d'une terre de salut.

JOSEPH MAINSARD.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Le Phénomène religieux et l'Ethnologie comparée

Nous avons réservé pour cette chronique l'examen du chapitre additionnel que le baron Descamps consacre dans son livre magistral « Le Génie des religions », à l'enquête sur les origines de la religion à la lumière de l'ethnologie comparée.

Si le nom de cette jeune science, pris étymologiquement, signi-

fié simplement « Science des peuples », de fait, il ne s'entend que des peuples non civilisés et même des non civilisés demeurés tels à l'époque historique; science des peuples dits primitifs. Elle comprend de nombreux départements, celui de la vie religieuse, constitue l'objet spécial de l'ethnologie religieuse, et, comme cette branche de l'anthropologie adopte pour méthode principale la comparaison des rites, des gestes religieux des divers peuples primitifs, on la désigne par cette appellation complète: ethnologie religieuse comparée.

Cette science a évolué, c'est-à-dire qu'à l'anthropologie, première manière, qui ne jurait que par l'évolutionnisme le plus rigide, partant invariablement du grossier pour monter au plus parfait,

s'est substituée une science qui répudie les présupposés et les méthodes de l'apriorisme et revendique dans ses recherches l'impartialité historique, qui n'entend s'appuyer que sur des faits.

Cette nouvelle méthode, si l'on veut, a légitimement prévalu sur l'ancienne, elle l'a détrônée en abandonnant ses postulats, dont l'un des plus fameux était la thèse de l'origine purement et exclusivement animale de l'homme. Plus de thèses à la base du travail scientifique, des monographies consacrées à des régions, s'il se peut, à des époques bien déterminées. Pour dépasser le document brut, écrit le R. P. Pinard de la Boullaye, le prédicateur de Notre-Dame de Paris qui est un ethnologue réputé, c'est-à-dire pour reconstruire l'histoire d'une civilisation dans un pays, soit l'histoire de la civilisation, dans l'univers, les mêmes savants sont encore unanimes à faire large place à la méthode comparative. Ils lui demandent ce que l'un des ethnologues d'Allemagne les plus renommés, le Dr Graebner, appelle ses *critères de forme et les critères de quantité*, soit les indices établissant la concordance des types et la multiplicité des accords. Il est avéré que le manèment prudent de ces critères a conduit en archéologie et en préhistoire, à des découvertes importantes, à discerner les emprunts et les migrations; en anthropologie, par la rencontre des caractères physiques, à distinguer les races humaines et leurs croisements.

\* \* \*

Positive, ennemie de l'apriorisme, comparative, la nouvelle méthode est aussi qualifiée d'historique par l'auteur du *Génie des religions*. Et à juste titre, car une reconstruction du passé, fondée sur des documents datés et menée par époques, s'appelle correctement une « histoire ».

Parmi les chefs d'école, le baron Descamps cite au premier rang des savants contemporains, le R. P. W. Schmidt, fondateur et directeur de la revue *Anthropos*, maintenant fixé à Rome. C'est un missionnaire de la Société du Verbe divin, missionnaire original, à tête d'hindou, au teint olivâtre, que j'ai rencontré dans les Congrès d'ethnologie dont il est le secrétaire général. Il s'est voué avec passion à l'étude de l'ethnologie et de la linguistique. Longtemps retiré dans la splendide bibliothèque, constituée par ses soins, au couvent de Modling, près de Vienne, il n'en sortait que pour parcourir les musées ethnologiques de l'Europe. Sa science de tout premier ordre a imposé sa livrée religieuse au monde officiel; il fut, depuis 1921, privat-docent d'ethnologie religieuse à l'Université de Vienne, et a conquis le prix Volney décerné par l'Institut de France pour ses études sur les langues australiennes. Voici, je pense, son attitude scientifique, telle que la dessine le R. P. Pinard de la Boullaye. Il s'est rallié, mais sans aucun servilisme, à l'école de MM. Graebner et Ackermann, que l'on appelle historico-culturelle, école intermédiaire entre les « historiens » et les « anthropologues ». Ses tenants diffèrent des « historiens » purs, parce qu'ils se croient en mesure de reconstituer l'histoire des civilisations qui n'ont point d'histoire écrite, par l'utilisation des traces culturelles (vieux usages, fragments d'architecture, vestiges d'arts industriels) des époques archaïques. Ils se différencient des « anthropologues », parce que, tandis que ceux-ci tablent sur la diffusion *universelle* de certaines pratiques, eux se soucient de savoir si telles conceptions, tels usages se sont développés spontanément dans tel territoire où on les constate, ou s'ils y ont été introduits par voie de migration. Ils établissent ainsi des aires, des zones culturelles. Aux principes de la critique historique ils joignent l'utilisation des matériaux fournis par l'ethnologie. Voilà pourquoi leur méthode s'appelle historico-culturelle.

\* \* \*

Le P. Wilhem Schmidt l'a embrassée avec enthousiasme, il s'est livré à des recherches formidables, notamment sur les Pygmées et les Pygmoïdes. Il a révisé incontestablement, et le baron Descamps lui en fait justement honneur, à montrer chez ces peuples l'existence du monothéisme et celle de la monogamie. Faits de portée immense! Qu'on les explique comme on voudra. Le P. Schmidt n'hésite pas à y voir une survivance des temps archaïques. « A côté des deux cycles de la « civilisation tasmanienne » et de la « civilisation du bumerang » (1) dégagés par MM. Graebner et Ackermann, il place la « civili-

(1) Le *bumerang* est une lame de bois dur ou de fer, courbée ou coudée, qui sert d'arme de jet dans certaines parties de l'Australie, de l'Afrique et de l'Inde antérieure.

sation des Pygmées » comme appartenant au stade primitif *Us-Kultur* ».

De pareilles conclusions appuyées sur des travaux conduits par la science la plus étendue et la plus rigoureuse, renversent tout l'échafaudage des évolutionnismes. Il est archifaux que l'animalité soit le premier stade de l'humanité et peut-être, le baron Descamps aurait pu abrégé la longue démonstration qu'il demande à la psychologie. Il est avéré que, plus on remonte vers les origines de l'homme, on le trouve être religieux, être social, monothéiste et monogame.

Toutes les recherches dans le monde australien, poursuivies par le R. P. W. Schmidt n'ont fait que confirmer ses enquêtes sur les Pygmées. Elles mettent en pleine lumière la primitivité du monothéisme, qui, pour se rencontrer avec certaines pratiques magiques a reçu du baron Descamps le nom de « théarchisme ».

Au reste, la thèse des peuples primitifs athées, encore agréée par Spencer, est aujourd'hui communément abandonnée par la science. Armand de Quatrefages (1810-1892) n'a pas peu contribué à la réfutation du primitif athée. C'est lui qui a consacré cette définition : l'homme est un animal religieux, en la vérifiant par d'immenses travaux. On n'a pas rendu justice à ce savant chrétien.

Il a formulé presque tous les principes, esquissé la plupart des procédés maintenant en vogue. Ses ouvrages *L'espèce humaine* de 1875, surtout son *Histoire générale des races humaines*, de 1887, n'ont pas vieilli. Malheureusement, après sa mort, le darwinisme qu'il avait énergiquement combattu et les thèses de l'école sociologique ont séduit à ce point les Français qu'ils ont abandonné le sillon tracé par Quatrefages, tandis que, en d'autres pays, le progrès des études, amenait vers la pensée de l'illustre Français, méconnu de sa patrie, les ethnologues les plus qualifiés.

Quatrefages a droit au souvenir reconnaissant des catholiques : il fut un pionnier de rare mérite, il fut un des premiers d'entre nous à s'élaner dans l'arène de l'histoire des religions que la science incroyante, prétendait s'annexer comme son domaine exclusif. Il y a planté le drapeau du christianisme, il a inauguré les vastes recherches qui tournent au triomphe de l'apologétique biblique. Il a porté les premiers coups, et des plus décisifs, à la thèse ruineuse de l'évolutionnisme.

La science a fait justice de ce processus que l'on prétendait imposer comme la loi de l'histoire, fétichisme le plus grossier, polydémonisme ou ex-polythéisme, et, enfin au stade supérieur de l'évolution, le monothéisme. Et quel monothéisme! Renan l'expliquait chez les Sémites par le vide du désert de l'Arabie, comme cet illustre plaisantin expliquait la foi en la résurrection du Christ par un courant d'air dans la salle du cénacle et la conversion de saint Paul par un violent orage déchainé sur l'Hermon.

Je me souviens de l'impression profonde que produisait sur l'auditoire du Congrès d'ethnologie de Tilbourg, le saisissant contraste entre le monothéisme d'une population rudimentaire et le dévergondage polythéiste de peuples aussi raffinés que les Gréco-Romains. Sans doute, la mythologie n'était pas prise au sérieux par les esprits distingués, mais, à part une élite à qui se réduisait le culte du vrai Dieu, Auteur de l'Univers, Juge suprême des consciences, Bienfaiteur universel! La terrible parole de Bossuet : « Tout était dieu, excepté Dieu lui-même », peint exactement l'idolâtrie antique. Et Paul viendra à l'Aéropage découvrir aux Athéniens leur « dieu inconnu ».

Il se trouve, en fin de compte, que les primitifs relégués d'abord si bas sur l'échelle humaine et comme voisinant avec l'animal ont été réhabilités par la science qui dut leur assigner, quant à la connaissance des vérités religieuses fondamentales, un rang plus élevé qu'à des races supérieures ignorantes de Dieu,

J. SCHYRGENS.

---

CATHOLIQUES BELGES

employez

les timbres d'ORVAL

---

# La Scène

## REVUE CATHOLIQUE DU THÉÂTRE

Directeur : Paul FASBENDER, O. P., 93, rue Saint-Maur, Liège. — Tél. 175.04.  
Rédacteur en chef : Gaston PULINGS, 10, avenue des Taillis, à Watermael (Bruxelles). T. 873.52.  
Comité de rédaction : Henri BILLON, Thomas BRAUN, Henri DAVIGNON, abbé J. DESMET,  
Albert FASBENDER, Michel de GHELDERODE, Robert GUIETTE, Oscar LEJEUNE,  
Paul de MONT, abbé PETRE, Roger PIRSON, Marcel SCHMITZ, Baron Firmin van  
den BOSCH, Paul WERRIE.  
Rédaction : 10, avenue des Taillis, Watermael.

Sacrifice d'Abraham . . . . . GASTON PULINGS.  
Théâtre à Paris. Amphitryon 38 . . . . . PAUL FIERENS.  
Spectacles à Bruxelles et à Anvers . . . . . J. DARLIER.  
G. P.  
Propos de la taxe sur les spectacles . . . . . B. C.

### Le sacrifice d'Abraham

Folie en un acte

PERSONNAGES :  
Le père (40 ans); la mère (39 ans); cinq enfants : Jean (13 ans), Lucie (11 ans), Albert (9 ans), Madeleine (5 ans), Claire (3 ans).

Petite salle à manger d'une maison de campagne, arrangée avec goût, certain souci d'art : tableaux et bonnes reproductions aux murs; meubles modernes. Suspension au milieu de la pièce et descendant à un mètre de table. Abat-jour blanc, éclairage au manchon Auer, clarté blanche dans la pièce (très important).  
Une porte donne sur le corridor d'entrée que l'on traverse pour aller à la cuisine, où se trouve la servante qui remue de la vaisselle.  
Repas du soir : tout le monde est à table; le père et la mère vis-à-vis, un enfant à côté d'eux. A l'extrémité de la table, regardant le battant ouvert de la porte qui cache l'entrée, deux enfants : un garçon (Albert), une fille (Lucie) à l'autre extrémité, ayant le battant ouvert de la porte à droite, une petite fille (Madeleine). Un petit chien court autour de la table, quémendant aux uns et aux autres. C'est la fin du dîner. Jean et Albert ont fini de manger; ils discutent avec animation.

JEAN.  
Je te dis que c'était une Chenard Walcker.

ALBERT, *tétu*.  
Non, une Cadillac.

JEAN.  
Tu es fou, ce n'est pas le capot de la Cadillac.  
ALBERT, *obstiné*.

Oui.  
JEAN.  
D'ailleurs, il n'y avait qu'à écouter les battements du moteur. Ils étaient bien ceux d'une machine française, les américaines tournent plus vite.

ALBERT, *de mauvaise foi*.  
J'ai vu inscrit dessus Cadillac.  
LUCIE.  
Albert, il ne faut pas dire cela. Nous étions trop loin, on ne pouvait pas lire.

JEAN, *haussant les épaules*.  
Il doit avoir raison.

ALBERT, *naïf*.  
C'était bien l'auto que nous avons rencontrée en allant dans le bois.

JEAN.  
Tu triches, tu sais bien que c'était celle qui descendait la route et que nous avons aperçue lorsque nous étions sur la hauteur.  
ALBERT.

Mais...  
LE PÈRE, *lui coupant la parole*.  
Dites donc, mes chéris, cela vaut-il la peine de se disputer ou si peu de chose?

JEAN.  
Tu sais bien qu'Albert doit toujours avoir raison; quand il ne sait pas, il invente.

ALBERT.  
Et toi, tu veux toujours faire le malin.

LE PÈRE.  
Allons, allons, on dirait vraiment que vous n'avez que de défauts à vous reprocher, alors que nous sommes très contents de votre entente parfaite.

LA MÈRE.  
Il n'y a qu'au sujet de bagatelles qu'ils ne sont pas d'accord?  
*(Un silence.)*

JEAN.  
Tu sais, papa, je me suis renseigné au sujet des amortisseurs : les grosses voitures en ont également. Il leur faudrait un ressort gros comme ton bras pour que l'on ne sente pas les chocs de la route.

LE PÈRE.  
Tant mieux, tant mieux... *(Silence.)* Si demain, il fait beau, nous irons en balade. Tu pourras mettre tes jambes à contribution car nous gravirons, avec la bécane, quelques côtes.

JEAN.  
Je suis prêt, quatre-vingts kilomètres en avant!

ALBERT.  
Il devra descendre de machine.

JEAN.  
Comptes-y. Hein, papa, que je les ai toutes gravies l'autre jour!?

LE PÈRE.  
Oui, oui, mais tu... *(Il ne continue pas sa phrase; d'un geste et d'un chut énergique, il arrête les bruits que font les enfants. La tête levée, il regarde avec attention une lumière blafarde qui semble venir de derrière le battant de la porte et lance un rayon lumineux à travers la pièce. Cette lumière est plus blanche et plus perçante que celle de la lampe. Inquiet et d'un ton anxieux) : Qu'est-ce que c'est que cette lumière?*

LA MORT, *faisant un pas et se montrant*.  
C'est moi.

Elle n'a pas le type classique de squelette par lequel on la représente généralement. Son visage très émacié laisse apercevoir les os sous la peau mate, froide, tendue. Ses yeux sont secs et immobiles. Elle est vêtue d'une cape brune qui l'enveloppe entièrement; l'extrémité est rejetée sur l'épaule gauche à la manière des mousquetaires. Ses pieds sont chaussés de bottes qui pénètrent sous la cape. Elle est coiffée d'un vieux feutre brun aux larges bords plats. Le tout d'aspect minable. Elle ressemble à un mendiant espagnol peint par Zuloaga.

Toute la pièce est maintenant baignée d'une lumière ultra blanche qui tue celle de la lampe.  
Effroi général. Pendant tout un temps tout le monde, contemple la mort qui immobile, attend.  
Le père s'est levé.

LE PÈRE.  
Que... *(Il reprend, durcissant sa voix.)* Que... que voulez-vous?

LE MORT.  
J'ai faim.  
LE PÈRE *(après avoir consulté d'un regard sa femme)*.  
Eh bien, asseyez-vous... on va vous servir à manger.  
*(Criant vers la porte ouverte.)*

Emilie...  
LA MORT, *l'interrompant*.  
C'est l'un de vous qu'il me faut.

Stupeur générale. Les deux plus jeunes enfants se sont mis à pleurer. La mère, instinctivement, a saisi la plus petite dans ses bras, tandis qu'Albert s'accroche à elle. Lucie, éperdue et blanche, tient la main de son papa. Jean, l'ainé, reste immobile à sa place.

Le père regarde, tour à tour, sa femme et ses enfants. Puis, relevant la tête très haute, d'une voix qui veut être ferme.

LE PÈRE.

C'est bien, ce sera moi.

La mort fait un mouvement vers lui.

La mère se lève et pousse un cri qui épouvante les petits qui pleurent plus fort; elle fait signe à la mort de s'arrêter.

LA MÈRE.

Jamais, jamais, ce sera moi.

LA MORT.

Cela m'est égal, mais décidez-vous rapidement sinon je choisirai moi-même, je suis pressée. Il y a des malades, des souffrants, des désespérés qui m'attendent, qui m'appellent...

LA MÈRE.

Eh bien, prenez ceux-là. Pourquoi venez-vous troubler notre bonheur?

LA MORT.

Parce que j'ai envie de quelqu'un de bien vivant. J'ai aussi mes lubies. Mon appétit a besoin d'une chair fraîche.

LE PÈRE, *éperdu, se cache la figure avec les mains, pendant que les enfants tendent les bras vers lui. Subitement, il se découvre le visage.*

C'est donc à moi de me sacrifier.

LA MÈRE, *se jetant entre lui et la mort et retenant celle-ci du bras gauche tendu vers elle. Elle parle vite et nerveusement.*

Jamais, jamais. Que ferons-nous sans toi? C'est ton travail, ton énergie qui nous fait vivre, tu apportes les ressources, tu es la force, l'autorité et l'exemple ici. Toi, parti, que devenons-nous, eux et moi? Toi, mon amour, ma vie, toi qui es mon courage et mon soutien. Comment pourrais-je vivre sans toi, les diriger, les conduire! Non, non, c'est à moi de m'en aller.

LE PÈRE, *calme et posément.*

Ne dis pas cela. Tu es l'amour et l'amour maternel. Qu'est-ce à côté de lui que toutes les qualités dont tu me charges. Les conduire, les diriger? Hasard et principes. Toi, au contraire, tu seras leur consolatrice, leur éternelle amoureuse, celle qui ne trahit jamais, que l'on affectionne toujours. Arche de salut, paix sainte, havre de paix et de réconfort.

J'apporte les ressources. Ne doutons pas de la clémence divine. Dieu te viendra en aide. Je me suis créé une situation, elle pourra t'aider à t'en tirer. Peut-être même t'offrirait-on une place en souvenir des services que j'ai rendus. Tu verras, je connais ton énergie, ton savoir, tu en sortiras.

Tout me dit que ce doit être moi. Le père doit se sacrifier, c'est une de ses tâches et c'est son devoir. C'est pour cela qu'il a la grâce d'être le père, c'est-à-dire de créer, de pouvoir commander et d'être obéi.

C'est à moi de partir. Il me manquait tes bonnes paroles pour me réconforter. Tu les as dites. Je suis prêt. Vous êtes l'avenir, j'étais le présent; je croyais avoir encore quelque chose à dire. Je me suis trompé. Je dois être le passé.

LA MORT.

Il est temps. Un agonisant me réclame.

LA MÈRE.

Mais allez-y donc.

LA MORT.

Ici d'abord.

LA MÈRE, *voulant répondre au père :*

Ecoute mon amour...

JEAN, *qui, depuis un temps, a l'air très absorbé et essaie de retenir ses larmes.*

Mais, papa, pourquoi ne serait-ce pas moi? Toi et maman vous devez rester pour les autres, mais moi, quel changement y aurait-il si je disparaissais. Tu m'as dit l'autre jour que j'étais le plus méchant.

LE PÈRE.

Tais-toi, mon grand, ne m'émeus pas. Tu es l'avenir. Qui sait ce qu'il y a en toi?

ALBERT.

Et moi papa, tu as dit que j'étais fou. Il vaut mieux que les fous meurent.

LE PÈRE, *tout à fait ému, lui passe amoureusement la main dans les cheveux.*

LUCIE, *affectueusement accrochée à son père et pendant que la mère, Albert, Jean et les petits pleurent.*

Ce qui serait juste, ce serait mon départ. Tu as dit à Jean qu'il était l'avenir, c'est vrai, il doit pouvoir te remplacer et t'aider mais moi? Il y a trois filles ici pour deux garçons. Si je m'en allais il y aurait le même nombre pour les deux groupes. Autant garçons que de filles. Quand je serai partie, il y aura moins à faire pour maman et elle pourra attendre que Madelon soit grand pour l'aider.

*(Le père et la mère l'embrassent.)*

LE PÈRE.

Allons, allons, petite, ne dis pas des paroles semblables. N'amplifiez pas ma volonté.

LA MÈRE, *ayant déposé Claire sur une chaise, fait un pas vers la Mort :*

Prends-moi.

*(Le père, au-dessus de la table, lui saisit le bras et la fait reculer de force.)*

LE PÈRE, *la voix raffermie et autoritaire :*

Puisque vous ne voulez pas m'écouter, j'ordonne. C'est à moi (A la Mort) : Fais vite.

La Mort ouvre son manteau, en sort un bras décharné qui tient un épée mince et effilée, dont elle dirige la pointe vers le père pour lui traverser le cœur.

Lucie, Madelon et Jean s'accrochent à lui; la mère se précipite pour parer le coup; instinctivement le père prend son assiette et la place devant son cœur. L'épée glisse dessus et tombe...

Tout a disparu. Plus de fantôme de la mort, plus d'épée...

Tous regardent ébahis dans tous les coins de la chambre si la Mort n'est pas cachée. Ils ne peuvent croire à sa complète disparition alors qu'ils sont tous vivants. Puis ils se regardent l'un l'autre ne sachant s'ils doivent pleurer ou rire.

En voulant bouger, le père sent quelque chose contre son pied. Il se baisse et voit le petit chien mort. Il le prend et le montrant à tous.

LE PÈRE.

Mon amour, mes enfants, Dieu a renouvelé pour nous le sacrifice d'Abraham. Que Son Saint Nom soit béni. Comme le patriarche remercie-le. *(Il fait le signe de la Croix. Tous croisent les mains inclinent la tête.)* Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Notre Père qui êtes aux cieux... *(et il récite seul la première part jusqu'à... sur la terre comme au ciel). Tous répondent ensemble. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonnez-nous nos offenses...*

*Pendant cette récitation, le rideau descend lentement pour n'être complètement fermé qu'au moment où l'oraison dominicale, que l'on entend tout entière, prend fin.*

GASTON PULINGS.

## Le théâtre à Paris

### Amphitryon 38 de « Jean Girardoux ».

Dans un livre de bonne humeur et d'assez fine observation *Le Voyage à Paris*, — où il est question surtout de dîners en vil de mœurs politiques, de « la grande pitié des salons », — M. Pier Lyautey écrit :

« On ne va plus au théâtre que parce qu'il faut bien faire quelque chose et que c'est ou bien un prétexte pour se retrouver ou un façon indifférente d'occuper ceux que l'on doit inviter. A ce usage désuet, il faut préférer le cinéma qui est un signe d'intimité et une occasion de distractions plus intimes encore. Si l'on ne peut absolument à revenir à ces plaisirs d'avant-guerre, il faut se contenter d'aller aux toutes premières. Et alors on s'amuse autant de gens que de la scène. Pas de salut, pas de grands gestes, un simple clignement d'œil qui signifie « Ah! un tel... »... et l'art n'est plus de choisir sa pièce, mais la voisine. Il est des compagnes qui flattent et d'autres qui désobligent. Enfin, l'on ne doit jamais se laisser aller à emmener au théâtre pour rendre service. Le tour de music-hall est aussi conseillé : Moulin-Rouge ou Casino de Paris.

Quatre-vingt-dix pour cent des spectateurs qui applaudissent aux prouesses et aux bons mots du trente-huitième *Amphitryon*.

partagant vraisemblablement les vues du moraliste cité. Mais ils font du succès à la pièce de Giraudoux. Les autres, au nombre desquels j'espère qu'on voudra bien me compter, éprouvent un plaisir qui serait sans mélange si (je préfère dire d'abord ce qui me gêne) ils ne ressentaient fortement durant tout le premier acte, et plus vaguement par la suite, la vanité du côté *spectacle*, du côté *jeu*, de la parole même, dans une œuvre à laquelle il n'est pas évident que la représentation la plus parfaite puisse ajouter quelque chose.

Voilà, j'écoute. Dès les premières répliques et surtout quand vient la tirade sur la guerre, je suis conquis. C'est beau. Mais je me dis que c'est plus beau sans doute à la lecture. On voudrait faire répéter. On voudrait s'arrêter parfois sur un détail, sur une image. Je vous parlerais mieux d'*Amphitryon* 38, si j'en avais le texte sous les yeux. Je prête aux mots une oreille attentive, de plus en plus charmée, gourmande d'harmonie, mais, que fatigue un peu l'exercice de goûter une phrase en soi, de l'isoler du mouvement que devrait lui communiquer et ne lui communique pas toujours l'action de la comédie.

Il y a très peu d'œuvres dramatiques auxquelles nous soyons en droit de reprocher un excès de beauté formelle et de qualité littéraire. *Siegfried* les possédait mais *Siegfried* était émouvant, d'autant plus émouvant que l'on n'y comptait guère. *Amphitryon* 38 ne trouble pas une seconde mais divertit sans discontinuer.

Qu'on prenne maintenant mes critiques pour un éloge. Nous comprenons, n'est-ce pas? Nous sommes d'accord. Le théâtre, je l'ai dit à propos de *Siegfried*, à propos du fameux Théâtre Pigalle, le théâtre, c'est tout d'abord une pièce. Et une pièce c'est d'abord un texte. Ensuite c'est une action. L'action manque, au premier et au troisième acte, à l'œuvre nouvelle de Giraudoux, mais je crois que le texte est un des plus parfaits que l'on ait produits sur la scène. Pour cette seule vertu, la pièce existe, elle tient.

Théâtre, — complétons notre formule, — théâtre égale une pièce plus une troupe. On ne joue, on ne dit pas mieux que ne font un Louis Jouvet, une Valentine Tessier, un Pierre Renoir. *Amphitryon* 38 serait un pur chef-d'œuvre si la vie n'y manifestait sur un plan peut-être moins élevé mais d'une façon plus directe. Giraudoux n'est pas Racine (et je ne pense pas qu'il ait très bien parlé de Racine dans les pages assez confuses que publiait récemment la N. R. F.). Mais Giraudoux n'a jamais été plus Giraudoux que dans *Amphitryon* 38. Bien plus qu'il ne l'était dans *Siegfried* (dans la pièce!) Giraudoux poète, humoriste, esprit de finesse, cocasserie délicate : reconnaissez-le, reconnaissez-les partout. Et cessez, dès lors, de vous plaindre!

Tandis que nous céditions à la dangereuse tentation d'analyser notre plaisir, le premier acte finissait. Il ne s'y était presque rien passé. Nous avions vu Renoir-Jupiter accompagné de Mercure-Jouvet descendre sur terre. Ils avaient revêtu d'admirables costumes composés par Jeanne Lauvin. Pour Jupiter : pantalon d'or à sous-pieds, chemise de soie violette, pèlerine de velours orange, casque scintillant, tombant sur la nuque, très mode 1929. Mercure : bleu, noir, argent. Le pauvre Michel Simon, tout en blanc, avec une grande plume rouge sur la tête, touchant et ridicule, avait sonné de la trompette. *Amphitryon*, général aux beaux gants d'acier, partant pour la guerre, avait abandonné la souriante Alèmène. Et Jupiter, prenant la forme du Thébain, s'était peu glorieusement introduit chez la blonde et fidèle héroïne, chez l'amoureuse épouse du trente-huitième *Amphitryon*.

Le deuxième acte est le meilleur. La nuit s'est écoulée. Jupiter est pris à son piège. Le dieu tremble devant la femme et voici l'idée dramatique (en même temps que comique), la trouvaille de Giraudoux. Jupiter veut se révéler à sa maîtresse, mais quand il lui parle des dieux, elle lui parle de ses bonnes. Mariage exquises, dialogue ailé, palpitant, de la saveur la plus rare! Le dieu des dieux s'en va, honteux comme un renard..., en faisant proclamer qu'il reviendra bientôt. Thèbes lui prépare une réception solennelle, non exempte d'une certaine bouffonnerie (dialogue de la nourrice et des vierges) qui a fait songer à la *Belle Hélène*...

Entre Lédà : Lucienne Bogaert, ses longues jambes roses sous la tunique ornée... de cygne. Allusion soulignée. Passe d'armes entre les deux femmes, la dédaignée, et la nouvelle élue : amour, coquetterie, jalousie, nuances, nuances. Lédà consent à se substituer à M<sup>lle</sup> Tessier. Mais ce n'est pas Jupiter qui revient, c'est *Amphitryon* et nul ne s'en doute. Rideau.

Il y a encore, au troisième acte, une scène qui vaut la première

de l'acte II. Alèmène séduit Jupiter... et lui offre son amitié. Vous pensez que l'on coupe là un certain nombre de cheveux en quatre. Pas tant que ça! D'une habileté suprême, le dialogue passe la rampe, comme on dit, et se développe en volutes qui décorent sa ligne sans la briser. Nous sommes, cette fois, plus près de l'humain que du divin et plus près de la vie que de l'abstraction sentimentale. Le talent de Valentine Tessier est pour beaucoup dans le souvenir que conserveront de deux ou trois scènes *classiques* tous ceux qui auront assisté à cette lutte d'un cœur servi par l'intelligence et la ruse contre un cerveau que sa passion rend docile et qui cède enfin noblement.

Cette pièce tout à l'honneur de la fidélité conjugale plaît infiniment aux Français. Il fallait Giraudoux pour réussir ce tour de force et Jouvet pour réaliser en « moderne » la vision de cette antiquité de fantaisie. C'est encore lui qui sert et qui serra le mieux le texte. Le mot qu'il lance, on n'en perçoit pas immédiatement la signification, mais on le comprend avant de l'entendre et, quand il vous a touché, il vibre en vous longuement. Quel bel acteur que Jouvet! Toujours sobre. Il s'est imposé comme il nous impose, par une diction profondément originale, sa parole et le moindre de ses regards. Rien de plus éloigné du Mercure traditionnel, du Jupiter olympien, de l'héroïne académique, que les personnages créés par Jouvet, Renoir, Tessier.

Grâce à eux et à Giraudoux, nous avons passé quelques heures dans un monde de convention (donc un monde d'art, de théâtre) où nous fut administrée « la preuve de notre sensibilité » — ce que l'auteur d'*Amphitryon* 38 veut que nous donne le théâtre, le grand théâtre. Sensibilité d'époque, certes, renouvelée dans son expression plus que dans son essence même. Sur un thème éternel, des mots nouveaux, forment quelquefois des pensées nouvelles.

Une victoire de *l'esprit* (tantôt dans le sens le plus parisien, tantôt dans le plus français, et tantôt dans le plus humain, le plus pur).

PAUL FIERENS.

## Spectacles

### A BRUXELLES

#### Le procès de Mary Dugan au Théâtre flamand et au Théâtre des Galeries.

Nous avons eu l'occasion de voir une même œuvre *Le Procès de Mary Dugan* représentée à de courts intervalles par des interprètes différents : d'abord par les acteurs du Théâtre flamand de M. Poot, après, aux Galeries, par les artistes français qui ont créé la pièce à Paris.

On sait que le *Procès de Mary Dugan* est de l'auteur américain Bayard Veiller, qu'elle met à la scène les audiences où cette cause, du genre policier, fut examinée suivant la procédure américaine ou anglaise du « cross examination ». L'instruction se fait sur les bancs et ce sont l'avocat général et celui de la défense qui recherchent la vérité en interrogeant les témoins à l'audience publique. Le jury décide.

Spectacle habilement monté dont les péripéties, toutes en faits, bien dosées, offrent un intérêt croissant et pour les représentations duquel on eût l'habileté de confier au public le rôle du jury. C'est à celui-ci que défenseurs et accusateur — qui ne portent pas la robe — s'adressent directement, et ce sont les grands rôles de la pièce.

La mise en scène et l'interprétation en furent fort bonnes au Théâtre flamand comme aux Galeries, mais la différence dans l'interprétation n'est pas sans éveiller quelque attention.

Nous avons vécu aux Galeries dans l'atmosphère de nos cours d'assises. Bien que le juge unique, les agents de la force publique qui ne tiennent pas une place avantageuse dans le décor, la mobilité des avocats qui ne demeurent pas à un banc ou sur un siège mais circulent dans le prétoire, ne donnaient pas à l'ensemble l'allure solennellement sévère qui est chez nous de tradition, le jeu des acteurs principaux était tout inspiré de celui de nos grands orateurs d'assises.

Ce ne fut pas sans quelque emphase que l'avocat général adressa son allocution au jury pour qu'il se pénétre de l'importance de son rôle : gestes amples, éclats de voix, ton souvent déclamatoire — au cours de ses interrogatoires il rechercha les occasions d'effets, ses attitudes sentaient l'étudié ; c'était avec violence, par la violence du ton et des mots, qu'il voulait convaincre le jury de la vérité de son accusation, c'était sur le sentiment des jurés, bien plus que sur leur raison, qu'il cherchait à mettre son emprise.

Si le premier avocat de l'accusée — qui avait à se défendre d'abord étant le réel assassin — en plaidant pour sa cliente pouvait paraître attentif à ménager ses paroles et ses gestes, encore son allure et son débit étaient bien empruntés aux habitudes de nos cours. Quant à celui qui lui succéda et qui entra dans le débat sans en rien connaître, convaincu seulement de l'innocence de sa sœur, c'était encore l'émotion directe qu'il cherchait à créer. Dans sa recherche des moyens qui établiraient la vérité, de la preuve qui forcerait la conviction du jury, il extériorisait toutes ses émotions, ses espoirs, ses angoisses. Ce furent encore des gestes mains crispés où qui étreignent la tête, contractions douloureuses, du masque miroir de l'âme, qui devaient surtout l'aider à émouvoir.

Rue de Laeken on n'avait pas craint de recourir à une figuration plus nombreuse, les reporters garnissaient les différents plans de la scène, se mêlaient de plus près au personnel du tribunal. L'atmosphère y perdait en solennité et le milieu représenté était plutôt celui d'une réunion de personnes appelées à débattre une affaire intéressante, passionnante peut-être pour le mystère qui l'entourait — mais une « affaire » quand même, où la raison avait à jouer le rôle principal.

Aussi ce fut sur un ton mesuré que l'avocat général adressa sa harangue au jury, il parlait à l'esprit, au jugement moins qu'au cœur. Au cours des interrogatoires il marquait ses avantages, évidemment, avec une pointe de satisfaction ou de vanité bien naturelle, mais sans effets oratoires marqués.

La défense de même fut plus sobre et, pour quelques emportements sitôt calmés, le frère de l'accusée semblait vouloir cacher aux auditeurs et aux jurés les émotions et les transes qui l'étreignaient : l'Anglais ou l'Anglo-Saxon estime ne pas devoir importer ses voisins de ses émois personnels.

Quelle de ces deux interprétations convient-il de prôner ?

Pour celui qui a pu assister à une audience d'une cour criminelle, il n'est point douteux que ce sont les acteurs flamands qui rendent le plus fidèlement l'œuvre américaine, qui lui ont conservé le mieux son allure et son caractère propres car, nous l'avons dit, les débats des cours criminelles n'ont pas pour apogée des joutes oratoires, mais ne cessent d'être de vraies discussions où c'est surtout par le jugement et la logique que les antagonistes cherchent à remporter la victoire en veillant toujours à paraître purement objectifs, quelle que soit la passion qui, sans doute, bien des fois les anime.

Aussi bien, l'éducation, la formation et le sens racique des artistes flamands devaient les porter à interpréter dans cette manière.

Mais pour notre public bruxellois, tant français que flamand, ce jeu ne pouvait qu'à la réflexion prendre sa valeur. Des scènes de tribunal, pour nous intéresser, ne peuvent qu'évoquer des milieux et des coutumes connus, à moins que l'attention ne soit spécialement attirée sur la différence de ces milieux et de ces coutumes. Mais alors l'intérêt du spectacle eut été tout autre que celui que voulait éveiller l'intrigue policière dont le secret nous était proposé. Nous dévierions évidemment du but poursuivi par l'auteur.

C'est pour cela sans doute que le public du Théâtre flamand, à qui le sujet et ses développements semblaient devoir plaire, n'a pas fait au *Procès de Mary Dugan* le succès escompté : Le milieu restitué l'a dérouteré parce qu'il lui était inconnu.

De même, si l'œuvre a fait meilleure carrière au Théâtre des Galeries, c'est sans conteste parce que les interprètes ont transposé la pièce dans le ton de notre tempérament et de nos connaissances.

J. DARLIER.

## A ANVERS

Le Théâtre royal néerlandais d'Anvers a donné la première de la nouvelle comédie de l'auteur norvégien Stein Bugge, *Le Génie sous l'orage*. Cette pièce comme la tragédie *Mengin* du même auteur, fut interprétée en flamand avant de l'être dans sa langue nationale. Il faut dès l'abord féliciter les directions du Théâtre royal néerlandais d'Anvers d'avoir compris, à deux reprises, l'importance et l'originalité des œuvres de cet écrivain.

Nos lecteurs le connaissent bien. Ils ont lu ses études sur le *Chœur*, le *Théâtre masculin*, le *Théâtre idéaliste*. Dès la publication du premier article, un mouvement de curiosité se produisit. Des questions nous furent posées concernant sa personne en même temps que des revues étrangères sollicitaient l'autorisation de traduire ses articles.

C'est une œuvre de véritable rénovation que Stein Bugge entreprend et celle-ci est pour nous d'autant plus intéressante qu'elle est placée sous le règne de la spiritualité. Nous comprenons d'autant mieux ses critiques virulentes contre le naturalisme, que nous les avons perçues également au cours des représentations ibsénienne de l'an dernier, à l'occasion du centenaire de la naissance du créateur de *Peer Gynt*. Il y avait là un assemblage de formules creuses, de mots sonores, des situations dramatiques toutes faites qui ne portent plus. Nous nous sommes évadés de toute cette littérature matérialiste qui s'émerveillait devant le « progrès » et résolvait les crises d'âme comme on règle les mouvements d'une horloge. Ces appels à la vie libre, les revendications du droit au bonheur, les théories d'hérédité, de libre examen nous paraissent plus désuètes que les premières voitures automobiles qui circulaient au début du XX<sup>e</sup> siècle. Nous avons accepté une organisation de la vie plus complète et plus positive, mais en même temps nous avons fait place à un rôle du subconscient qui, pour nous, s'appelle depuis longtemps « ange gardien ou Providence ». Et, en avouant notre faiblesse, en perdant la vaniteuse conception que l'homme avait de lui-même et de ses pouvoirs, nous avons cependant consolidé notre connaissance de nous-même, ce qui logiquement nous a rapproché de Dieu. Cet exposé général et sommaire à la fois, s'applique à un état d'esprit d'une grande partie d'intellectuels qu'ils soient croyants ou pas. Il y a un besoin inné de l'au-delà, un sentiment du mystère.

Stein Bugge va plus loin. Le spirituel prime chez lui. Il nous l'a dit, sans lui, le néant ! La tragédie *Mengin* est ce conflit d'idées.

*Le Génie sous l'orage* se présente comme une comédie satirique, d'une haute tenue morale. Nous y constaterons surtout l'emploi de tous les procédés techniques et artistiques que Stein Bugge a préconisés dans ses articles. Signalons principalement l'emploi des chœurs qui servent à présenter la pièce, à la charpenter et à l'alléger en même temps de tout un exposé dont devraient se charger les personnages principaux. Mais ce sont eux aussi qui vont colorier ces trois actes de leurs jeux chatoyants. Ces chœurs, revêtiront le côté ridicule des personnages qu'ils représentent (chœurs des tantes, des oncles) ou encore celui un peu jobard et « m'as-tu vu » des journalistes, mais aussi celui très pittoresque des créanciers. Pour arriver à un effet d'ensemble plus certain de ses conceptions, l'auteur impose aux personnages des chœurs, des masques. Le jeu de ces groupes, costumés avec une fantaisie toute originale, dansant, sautant, apportent un dynamisme qui entraîne toute la salle.

C'est au milieu d'une animation qui ne tarit pas que le sujet va s'affirmer.

Un jeune poète se dépense plus à organiser sa publicité qu'à créer son œuvre. Il a converti à la poésie, l'épicier chez qui il habite, celui-ci est méduisé par ses déclarations, ses attitudes, ses déclamations. Roland épate par son modernisme exagéré. La farce prend ici de l'amplitude. L'épicier, les tantes, les journalistes tous sont à sa dévotion. Mais le chœur des créanciers vient gâter l'affaire. Roland guidé par la fiancée méconnue reviendra à la vie simple, au travail sain et la farce se terminera dans une élévation lyrique.

Ce qui fait la principale qualité de cette œuvre, c'est bien la nouveauté de sa présentation, sa réalisation toute personnelle, un esprit que nous ne connaissions pas dans la comédie.

La troupe du Théâtre royal néerlandais d'Anvers a monté le *Génie sous l'orage* avec un art, un doigté, un goût, une élévation qui sont hors de pair. Le mérite en revient, en premier lieu, à

acteur-régisseur Diels, à ses collaborateurs M. Verlinden, l'épiciériste, à M<sup>me</sup> De Coen et Wasserman.

N'oublions pas le directeur M. William Benoy dont la clairvoyance a inscrit cette comédie à son répertoire.

Voilà pour cette année, au moins, une première sensationnelle.

G. P.

## A propos de la taxe sur les spectacles

La taxe sur les spectacles a le caractère d'une taxe de luxe, et dès lors il est logique qu'elle soit acquittée par le spectateur. Le prélèvement de cet impôt s'opère toutefois à l'intervention de l'exploitant qui a pour charge de la percevoir en même temps que le prix d'entrée, pour le remettre ensuite au Trésor. De ce fait, il entre dans la recette brute de l'exploitation qui peut en disposer durant une certaine période, normalement quinze jours.

On a voulu que la taxe soit progressive suivant le prix des places, elle varie de 8 à 15 p. c. des recettes brutes pour les théâtres et de 10 à 24 p. c. pour les cinémas : à ce droit s'ajoutent des additionnels communaux. On a donc voulu tenir compte en plus du prix d'entrée de la nature des spectacles, avec le souci de graduer les taux d'après les possibilités qu'ont les exploitants de la récupérer à charge du public.

A côté de cela, la loi prévoit que des dégrèvements pourraient être consentis aux entreprises particulièrement dignes d'intérêt dont l'existence pourrait être compromise par le poids de la charge fiscale. On accorde ainsi *ipso facto* un dégrèvement des deux tiers aux scènes subventionnées et contrôlées par les pouvoirs publics en raison « du caractère artistique des œuvres qu'elles représentent et de l'obligation qu'elles ont de promouvoir l'art dans toutes ses manifestations ». Les entreprises libres peuvent aussi, dans une mesure plus ou moins grande, bénéficier de l'application de cette doctrine. On ne peut qu'applaudir à telles mesures bien que, en ces dernières années, l'administration s'est montrée dans ce domaine d'une extraordinaire largesse : s'érigeant en mécène elle a ainsi prodigué ses faveurs en faisant en outre preuve d'un éclectisme vraiment inconsidéré, et bien des fois l'art et le goût ou même la saine raison n'y sauraient trouver leur compte. Mais mieux vaut sans doute pareils excès qu'une trop grande rigueur.

Nous avons vu que le principe légal est que la taxe acquittée avec le prix de la place, incorporée dans celui-ci, ne frappe pas l'exploitant mais le spectateur. Le gouvernement qui invoque ce principe lorsqu'il discute du taux le méconnaît toutefois lorsqu'il accorde à l'entrepreneur de spectacles, qui est seul à en bénéficier, remise de tout ou partie des taxes réputées payées par le public.

Quant à l'exploitant, il considère la recette comme lui revenant intégralement, la taxe lui apparaît une charge qui le frappe directement de même que les droits d'auteurs et tous les autres frais généraux. Il défend que, dans la situation actuelle, le poids de l'impôt est tellement lourd que, pour le supporter, force lui serait d'augmenter le prix des places, ce qui aurait pour corollaire d'augmenter encore la taxe en lui faisant courir le risque de perdre une grande partie de sa clientèle.

La diminution du taux de la taxe sur les spectacles que l'on s'apprête à décréter ne saurait donc avoir pour conséquence une diminution du prix des entrées : on mettra simplement les exploitants plus à l'aise dans leur trésorerie, ce qui est souhaitable pour tous et nécessaire pour beaucoup. Reste à voir si les abaissements que la législature votera seront suffisants pour être efficaces.

Pour la taxe sur les spectacles, comme d'ailleurs pour toutes les nouvelles lois d'impôt, le souci de la justice, d'une parfaite équité a fait naître un amour des complications où l'on semble se complaire, avec parfois une pointe de fatuité. On a pratiqué, jusqu'ici le système des paliers où le droit varie suivant la catégorie

où les places se trouvent rangées suivant leur coût. D'où la nécessité de déterminer pour chaque prix d'entrée ce qu'il comprend d'impôt et ce qu'il comporte de recette nette, complication de comptabilité pour l'exploitant comme pour l'agent du fisc — et risque, lorsqu'on se voit contraint de majorer le prix de certaines places, de voir augmenter dans une proportion beaucoup trop sensible la charge fiscale, si la majoration de prix a eu pour effet de déclasser d'un palier au palier supérieur.

Aussi, des esprits plus simples préconisent de frapper la recette brute d'un droit fixe, ce qui aurait pour conséquence de favoriser les grandes entreprises, les frais d'exploitation n'étant pas dans un rapport constant avec les produits des entrées. D'autres proposent un taux progressif croissant par tranches des recettes brutes.

La question est d'une importance relative pour les théâtres, où d'ailleurs les rigueurs de l'impôt peuvent être corrigées par la possibilité de dégrèvements ; elle est plus essentielle pour les cinémas, et les exploitants de ceux-ci ont mené campagne pour voir modifier le système toujours resté en faveur.

Ils se plaignent de la complexité des écritures que le régime actuel les oblige à tenir, du danger — exposé plus haut — que peut leur faire courir une majoration du prix des places parfois indispensable pour améliorer la qualité de leurs productions, et prétendent que les rapprochements qu'ils ont pu faire leur permettent d'affirmer que, aux recettes les plus basses, correspondent généralement les pourcentages d'impôt les plus élevés. La majorité réclame l'établissement de taux progressifs appliqués directement aux recettes brutes.

Ainsi se présente la question sur laquelle nos législateurs ont actuellement à discuter.

B. C.

Les plus Belles Récoltes  
- s'obtiennent par le -  
**Sulfate d'Ammoniaque**  
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque  
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque  
Riche-Neutre

**Le Comptoir Belge des Engrais Azotés**

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

*D'un effet rapide et certain*  
**sans danger**

les poudres merveilleuses de la  
**Croix Blanche**  
 sont

**Sans rivales pour guérir**

**Névrologies  
 Maux de tête  
 Migraine  
 Maux de dents  
 Grippe  
 Rhumatismes  
 Douleurs périodiques**

**Un essai vous convaincra !**

EN TOUTES PHARMACIES  
 La boîte de 8 poudres 1,00 francs  
 .. .. 24 .. 3,00 ..  
 .. .. 48 .. 6,00 ..  
 Dépôt gen. Pharmacie TUIPPENS  
 Place du Cardinal Meretier, 24  
 SAINT-NICOLAS-IVAES  
 STUDIO - HAVAS

# CHOCOLAT



## DU C ANVERS

# CONSOLIDATED AND CHICAGO

Téléphone : 568,99

PNEUMATIC TOOL S. A.

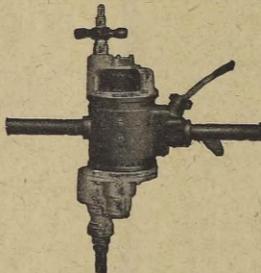
Télégr. : Caulking-Bruxelles

54, rue de la Bienfaisance, Bruxelles

Compresseurs d'air de 1/2 HP. à 1900 HP.

### Outillage pneumatique :

Marteaux à river, buriner, etc. « Boyer »  
 Foreuses pneumatiques « Little Giant »  
 » » » « Red Giant »  
 Brise-blocs d'un puissant rendement  
 « CP-114 »  
 Marteaux perforateurs « CP-8, 10, 5, 6 »  
 Marteaux piqueurs « Little Giant »  
 Marteaux détartrés.



### Outillage électrique ordinaire :

Foreuses « Little Giant »  
 Tourne-vis « Little Giant »  
 Serre-boulons « Little Giant »  
 Taraudeuses « Little Giant »  
 Meules « Little Giant »  
 Machines à rectifier « Little Giant »  
 Marteaux « Little Giant »



Tous ces outils, en plus d'une polisseuse, sont également construits pour le « Hicycle », outillage à haute fréquence

**Le meilleur outillage du monde**